



Vivre Toulouse

La « ville à vivre » existerait-elle, nichée le long de la Garonne, bénie des cieux et propulsée à l'avant-garde des technologies ? Las. La vitrine n'a pas résisté aux coups de boutoir de la crise

LONGTEMPS, Toulouse vécut cachée. Ce dont, apparemment, elle n'eut pas à se plaindre. A l'évocation de son nom, c'est une couleur – le rose – ou une fleur – la violette – qui, spontanément, surgissent. Difficile d'imaginer image plus positive. Quelques bougres de ce Midi discutateur n'en contestent pas moins la chose, préférant la référence aux gaillardises du rugby ou de la table. En tout cas, image impavide de douceur ou chromo de rugueuse convivialité, la ville paraît faire exception dans le paysage tourmenté et passablement désenchanté de cette fin de siècle. Palmarès et sondages ne classent-ils pas le rêve de « vivre à Toulouse » comme le premier désir enfoui des Français ?

Oui, Toulouse a été longtemps ignorée par Paris, les routes, les usines, les HLM de banlieue et les guerres. Oui, Toulouse a semblé ne se préoccuper que du mariage lumineux de son ciel, de son fleuve et de ses briques. Un vrai « pays de cocagne », sans balafres ni fièvre, plutôt conservateur dans ses valeurs et académique dans ses goûts, tolérant à l'autre, accueillant, adépte du bonheur tranquille.

Mais l'avion tomba du ciel. Toulouse, alors, changea, passant de l'arrière-garde nonchalante à la pointe de la performance. Il y eut l'Aéropostale, Latécoère, la Caravelle et le Concorde, puis Aerospatiale, Airbus et Ariane. Et encore Matra, Motorola, Siemens, les géants sans frontières de l'électronique et des nouvelles technologies. Etudiants, universitaires, chercheurs, ingénieurs, cadres, techniciens colonisèrent cette ville de casernes et de fonctionnaires.

La high-tech ne dissipa cependant pas l'arôme de qualité de vie. Toulouse aurait-elle réussi l'alchimie de la ville dynamique et de la ville à vivre ? Ni Venise ni Francfort ; ni beauté éteinte ni concasseur de la modernité. L'« eurocité » toulousaine s'impose d'évidence quand Coca-Cola ou la Deutsche Bank cherchent à s'implanter en France.

Mais Toulouse ne peut échapper à l'époque. La mondialisation de l'économie l'a rattrapée. Celle de la crise aussi. Le versant noir de la globalisation ne l'épargne plus. Chômage, exclusions, inégalités, violences, quartiers en rupture font désormais partie de son identité. Et la défient.



Diplôme Bac + 4, homologué par l'Etat.
Ouverture internationale sur l'Europe et les Etats-Unis.
Admission Bac sur concours SUP Réseau.

Formation diplômante chaque année dès la 2^e année
(BTS AC, CI, COM • DEESMI, DEESMA, DEESCOM)
Diplôme Bac + 4, homologué par l'Etat.
Admission Bac sur dossier et entretien.

Diplôme Bac + 4, homologué par l'Etat.
Deux majeures :
• Expertise, Diplômes d'Etat vers l'Expertise Comptable.
• Finance, vers les métiers gestionnaires de l'entreprise, de la banque et de la bourse.

ISEG
GROUPE

CE SONT NOS ÉTUDIANTS QUI FONT NOTRE ÉCOLE

ISEG TOULOUSE - 14, RUE CLAIRE PAULHAC . 31000 . Tél. 05 61 62 35 37

PARIS • BORDEAUX • LILLE • LYON • NANTES • STRASBOURG • TOULOUSE
ÉTABLISSEMENT PRIVÉ D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR



Toulouse, après avoir été capitale du bel canto, est devenue un creuset naturel pour la chanson moderne, les mots et les rythmes métissés. Deuxième ville universitaire de France – un habitant sur quatre est étudiant –, elle est un lieu de brassage culturel et de spectacle vivant.

L'« eurocité » rattrapée par la crise

par Jean-Paul Besset

SOUDAIN, Toulouse ne ressembla plus à Toulouse. On ne sait pas par quelle voiture cela

commença, à la Reynerie. Laquelle brûla la première ni où dans la cité : rue de Kiev, place Abbal ou sur le parking près du cheminement Erik-Satie ? En l'espace de quelques instants, la nuit devint folle. On était le 13 décembre 1998, et les jeunes venaient d'apprendre qu'un petit gars du quartier, Habib, avait été tué par une patrouille de policiers alors qu'il s'apprêtait à voler une voiture, dans des circonstances qui restent ambiguës et qui font toujours l'objet d'une enquête. En tout cas, pour les jeunes de ce quartier à la réputation détestable – crucifié par le triptyque chômage, délinquance, racisme –, il n'y avait aucun doute : on avait assassiné leur copain.

Alors, toutes les colères, les frustrations et les haines rentrées, toutes les bonnes et les mauvaises raisons s'engouff-

frèrent dans la brèche ouverte par l'émotion. Sur fond glacé d'une nuit étouffée par le brouillard, les voitures flamèrent comme de la paille, les rues devinrent des tranchées, des CRS en armes formèrent une ligne, déchaînant un orage

En l'espace de quelques instants, la nuit devint folle. On était le 13 décembre 1998, et les jeunes venaient d'apprendre la mort d'Habib

de grenades auquel s'opposèrent les éclairs brefs des cocktails Molotov jaillissant d'immeubles transformés en forteresses. Aux charges lourdes des uniformes répondait le galop précipité de commandos masqués, vite dis-

sous dans la nuit ou disparus dans les coursives des immeubles. « Une sorte d'Intifada qui passerait par le feu », selon un policier.

L'espace d'une nuit, Toulouse la rose, Toulouse la belle, Toulouse la gagnante, était devenue une ville à problèmes. Au même titre que ses grandes sœurs Paris, Lyon ou Marseille. L'exception toulousaine avait pris fin, quelques jours avant Noël, précipitant les mesures gouvernementales contre la violence urbaine et approfondissant l'introspection de la société française sur son cancer.

L'émeute dura près d'une semaine, s'étendant à d'autres cités : Bellefontaine, Bagatelle, la Faourette. Les quartiers du Grand Mirail – cet ambitieux projet urbanistique des années 70 qui devait dessiner, selon son architecte Georges Candilis, un émule de Le Corbusier, le Toulouse radieux du troisième millénaire, moderne, jeune, actif, convivial – étaient en feu, à quelques minutes du centre-ville, des belles briques patinées par le temps, des enseignes luxueuses, des terrasses de café joyeuses, des rues à l'âme flâneuse, des hôtels Renaissance, du tumulte ensoleillé de la Garonne et des canaux paisibles. La retenue des forces de l'ordre permit que le bilan ne soit pas dramatique en termes de vies humaines. Mais peut-on déjà parler de bilan alors que les braises sont en-

paupérisation se concentrer dans ces quartiers, mal réparti l'habitat social sur l'ensemble de la ville, préoccupée de la seule image de la cité « douce et forte » : douce aux privilégiés, forte aux puissants.

Seuls quelques éducateurs ou animateurs d'association, désespérés, découvrant soudain leur impuissance et leur patient travail réduit à zéro, cherchent à démêler un écheveau de causes et d'effets – chômage, précarité, oisiveté, solitude, enfermement, déracinement, souffrance sociale – qui se nourrissent et s'entrelient, provoquant une violence extrême. Urgence. Les spécialistes et les observateurs sont conviés à découvrir l'issue de secours de ce labyrinthe social. Assurément, elle ne se situe pas dans le droit-fil des images simplistes et des réponses péremptives.

Eradication des « sauvegeons » – pour reprendre le terme popularisé par le ministre de l'intérieur, Jean-Pierre Chevènement –, ces jeunes de plus en plus jeunes et de plus en plus violents, paumés et manipulés par les bandes, qui prennent en otage les habitants des cités, y compris leur jeunesse ? Sans doute, mais comment ? Multiplication des mesures sociales de discrimination positive, dans des quartiers qui cumulent les handicaps et les accidentés de la société ? Evidemment, mais avec quel bud-

de l'autre. Le portrait, à y regarder de près, présente les mêmes aspérités que le visage de la société française. Les émeutes des quartiers du Mirail n'ont pas été plus graves qu'ailleurs, mais, parce qu'elles se sont déroulées à Toulouse, la « ville où les Français préféreraient vivre », selon les sondages, elles ont révélé la profondeur de la crise sociale en France.

Les émeutes des quartiers du Mirail n'ont pas été plus graves qu'ailleurs, mais, parce qu'elles se sont déroulées à Toulouse, la « ville où les Français préféreraient vivre », selon les sondages, elles ont révélé la profondeur de la crise sociale en France

Le Grand Mirail était le rêve d'une ville où la forme collective et confortable de l'habitat et des équipements devait déterminer des comportements sociaux plus ouverts et, à travers cette meilleure socialisation des hommes, les formes modernes de l'urbanité. A ses quarante mille habitants, dotés de tous les services publics et d'un campus universitaire, il promettait l'inverse de l'architecture criminogène et de la ségrégation.

Le rêve a tourné au cauchemar, sous l'effet bulldozer de la crise. Les activités et les différences des uns et des autres ne se sont pas mises ensemble pour faire « du lien social ». Au contraire. Elles ont cédé la place à la misère réelle des chômeurs, à la désespérance des fils de chômeurs, à la révolte des frères de chômeurs, à l'angoisse des copains de chômeurs. Avec l'effondrement du modèle Mirail, Toulouse est redescendue sur terre, devenant une ville ordinaire, une ville à plusieurs étages, à plusieurs faces, à plusieurs vitesses. Comme les autres, pas pire que les autres. Sauf que la trajectoire est ici plus visible qu'ailleurs, car la ville du Capitole – la « plus belle mairie de France » – croyait, grâce à son histoire singulière, à son formidable développement propre et à une gestion pertinente, y avoir échappé.

L'histoire a gâté cette grosse bourgade qui épousa un fleuve et un ciel. Une histoire qui – il s'en est fallu de peu – aurait pu faire d'elle la capitale d'un pays occitan, rivale des contrées du Nord, à mi-chemin de l'Atlantique et de la Méditerranée, au croisement du Languedoc et de la Gascogne. La ville a eu d'emblée une bonne image : hérétique aux normes passablement corrompues du Moyen Âge, instaurant dès le XVII^e siècle une éphémère République, construisant la basilique Saint-Sernin, la plus grande d'Europe, pour accueillir les pèlerins exténués, en marche vers Saint-Jacques-de-Compostelle, dirigée par des bourgeois éclai-

rés – les Capitouls –, qui, en 1226, érigèrent le droit d'asile en principe. L'image de tolérance est restée, à peine entamée par la frénésie qu'elle mit dans l'Inquisition, son ignorance de l'édit de Nantes et le symbole de l'erreur judiciaire avec la condamnation qu'elle prononça, en 1762, contre Jean Calas, ce commerçant protestant qui mourut exécuté et dont Voltaire prit la défense dans

son *Traité sur la tolérance*.

Dans la compétition des villes qui accompagna la délimitation de l'espace national, ses points forts et ses zones spécialisées, Toulouse fut rapidement mise hors jeu, d'abord à grands coups de sabre contre sa langue, ses velléités d'indépendance et ses cathares, puis pour cause d'anonymat géographique. Cette ville plutôt pauvre, qui ne possédait qu'un seul pont, quelques moulins et une poignée de tisserands, n'était-elle pas perdue, là bas, dans l'entonnoir profond formé entre les Pyrénées et le Massif Central ?

Ce fut, paradoxalement, sa chance. Car Toulouse, finalement, profita d'une sorte d'extraterritorialité. L'isolement lui permit, aux siècles suivants, de se consacrer à elle-même. Son premier allié fut une couleur, le bleu, tirée d'une plante aujourd'hui quasiment disparue, le pastel, qui poussait dru sur les terres du Lauragais et servait à la teinturerie. ■■■

Photos de la page une.
1. Les berges du canal de Brienne offrent aux promeneurs, aux vieux, aux amoureux, aux chiens et aux joggers la quiétude de leurs ombrages, tandis que dans son flux paresseux se reflète l'iambe paisible de cieus propices.
2. La place du Capitole, vers où converge la vie culturelle, sociale et politique, est le symbole d'une ville où la déambulation fait partie intégrante d'un certain art de vivre.
3. Les marchés, comme celui de Saint-Aubin, offrent tous les jours un vrai bonheur dans le pré.
4. Les quais de la Garonne, ici en face de l'Hôtel-Dieu, sont baignés par l'éclat de briques roses et ocre, avec vue sur soleil par-dessus un enchevêtrement de ponts, tuiles, clochers, cloîtres, etc.

SIEMENS



Chaque jour, nous travaillons au monde de ses rêves.

Partenaire des plus grands constructeurs automobiles, Siemens Automotive s'impose comme un leader incontournable en innovation et intégration de systèmes.

Contrôle moteur et propulsion, systèmes d'immobilisation, air-bag, câblages, système de navigation autonome, électronique d'habitacle, c'est toute cette architecture électronique que nous proposons d'intégrer harmonieusement par la fourniture de systèmes complets et modulaires. Nos technologies innovantes et notre politique de partenariat dynamique nous permettent de mettre en place des solutions qui simplifient les flux logistiques et le montage des éléments, deux conditions indispensables pour accroître la qualité et optimiser les coûts.

En France, Siemens Automotive S.A., forte de l'expérience de ses 1800 collaborateurs - dont 700 ingénieurs et techniciens - est aujourd'hui un passage obligé pour contribuer à la voiture de demain, celle de vos rêves.

Siemens Automotive S.A.
 BP 1149
 Avenue du Mirail
 31 036 Toulouse Cedex
 Tél. (33) 05 61 19 88 88
 Fax (33) 05 61 19 25 25

Direction Commerciale
 90, boulevard National
 92 257 La Garenne-Colombes Cedex
 Tél. (33) 01 41 19 29 39
 Fax (33) 01 47 82 13 21
 http://www.siemens.fr

PORTRAITS

MICHEL PLASSON,
directeur de l'Orchestre national du Capitole

Missionnaire de la « vraie musique »

■ Michel Plasson règne depuis trois décennies sur la musique classique à Toulouse. Nommé en 1968 à la tête du Théâtre du Capitole, le chef a orchestré sa petite révolution en cherchant à transformer une ville d'opérette en capitale internationale de la « grande musique ». Il a sorti l'orchestre de la fosse du Théâtre du Capitole pour en faire une grande formation de plus de cent musiciens, reconnue depuis 1984 comme orchestre national, et qui a désormais son siège près de la Halle aux grains. La reconversion de l'ancien marché au blé de la place Dupuy, qui accueillait jadis des galas de catch et des meetings politiques, est la grande œuvre toulousaine de Michel Plasson. C'est son église, une cathédrale musicale de trois mille places où il invite le public à partager sa passion pour la « vraie musique ». « Je crois à la musique comme je crois en Dieu », affirme avec fougue ce fils de musiciens, dont la voix souvent plaintive prend parfois des accents très durs pour fustiger les « tonnes d'ordures noires » déversées par la plupart des radios.

Ce missionnaire, dont l'exigence confine à l'intolérance, se voit comme un prophète incompris dans son pays. Michel Plasson cultive la nostalgie du plan Landowsky, quand la France pompidolienne voulait doter chaque grande ville d'un orchestre symphonique de qualité. Héritier de cette vision d'excellence décentralisatrice, ce « Parisien de Montmartre naturalisé à Toulouse », comme il se définit – il se déclare même « plus patriote que certains natifs » –, considère la ville comme un des derniers îlots de résistance. « J'ai choisi de ne pas désertier alors qu'on me proposait de m'expatrier aux Etats-Unis », rappelle le chef, qui n'a de cesse de faire tourner son orchestre dans le monde entier pour promouvoir la musique française.

Michel Plasson est très fier de signaler que, sur les disques vendus au Japon – parmi la centaine enregistrés avec l'Orchestre national du Capitole –, figure une étiquette vantant l'« esprit français ». Il se sait soutenu localement, dans cette mission d'exportateur culturel, par les grandes entreprises toulousaines, qui se sont regroupées au sein d'une association de mécénat originale baptisée Aïda. Si Toulouse vit toujours à l'ère Plasson – son fils, Emmanuel, prend à l'occasion la baguette –, le chef change parfois d'air. Il dirigeait, depuis 1994, l'Orchestre philharmonique de Dresde, mais vient d'annoncer, au Japon, qu'il abandonnera cette fonction en août. Et c'est dans le nouveau Zénith de Toulouse qu'il s'apprête à fêter ses soixante-cinq ans.

EMILE NTAMACK

joueur de rugby au Stade toulousain

Un créateur adepte du mouvement

■ Avec trois lettres pour marque commerciale, le trois-quart du Stade toulousain Emile NTamack veut percer hors des limites du rugby. Son sigle – « NTK » – a marqué son entrée dans l'univers du prêt-à-porter, dans ce style multicolore qu'affectionne le public black-blanc-beur. Avec aussi, dans le dessin du logo, ce mélange de force pure et de mouvement qu'il incarne balle en mains, sous des airs faussement nonchalants. L'esprit n'était pas forcément des plus faciles pour cet athlète racé, d'origine franco-camerounaise, ayant d'abord grandi dans la banlieue lyonnaise. A vingt-neuf ans aujourd'hui, et avant la prochaine Coupe du monde de rugby, à l'automne, il entend concilier les impératifs du sport de haut de niveau et son statut de jeune chef d'entreprise.

Arrivé à Toulouse à seize ans pour rejoindre la section sport-études rugby du lycée Jolimont, après avoir été repéré en sélection cadets, Emile NTamack intègre l'effectif rouge et noir en 1988. « J'aimais ce style de jeu un peu fou-fou que prônaient les entraîneurs de l'époque, Villepreux et Skréla. On nous laissait beaucoup de liberté sur le terrain, mais on nous apprenait aussi la rigueur indispensable. » Au rythme des entraînements devenus quotidiens et avec son gabarit digne de l'hémisphère Sud, le gamin surdoué s'impose comme une pièce maîtresse du club et décroche son premier bouclier de Brennus à dix-neuf ans.

Il a déjà brandi à sept reprises le trophée récompensant l'équipe championne de France et compte quarante-six sélections en équipe nationale, malgré une blessure récalcitrante qui l'a tenu éloigné des stades pendant huit mois. Opiniâtre dans l'effort, il a su revenir au meilleur niveau et, au-delà de son fracassant retour dans le Tournoi des cinq nations, il aspire à retrouver les émotions que la Coupe du monde lui a déjà offertes en 1995. Les sirènes du « rugby business » ne l'ont pas détourné de sa ville d'adoption. C'est ici que sa mère s'est fixée après l'avoir rejoint ; c'est à deux pas de la place du Capitole qu'il a ouvert boutique à son nom. Le futur papa veut faire souche ici et s'investir pleinement dans ses affaires : « C'est la vraie vie, celle des réalités, à côté du cocon privilégié du sport de haut niveau. On apprend tous les jours... A faire des choix, à gérer plusieurs choses à la fois. »

Archétype du rugbyman moderne, le joueur sait répondre à chaque situation de jeu : disponible dans l'instant, enchaînant percussions et libération du ballon, placages efficaces et accélérations meurtrières pour ceux qui sous-estiment sa vitesse, Défenseur ou attaquant, il s'affiche solide et délié. Ces acquis, Emile NTamack entend les cultiver, sur le terrain des affaires comme sur ceux d'Ovalie. Sous l'apparente décontraction se cache une grande force intérieure qui s'exprime « sans avoir jamais eu de plan de carrière », mais en revendiquant d'être « toujours au mieux, si possible le meilleur, le plus performant ».

DOMINIQUE BAUDIS,
maire (UDF) de Toulouse

La ville en héritage

■ Quand il accède, en 1983, à la mairie de Toulouse, à la suite de son père, Pierre, ses adversaires socialistes dénoncent la « baudynastie » qui se met en place au Capitole. Indifférent à la critique, Dominique Baudis semble aujourd'hui prendre un malin plaisir à renforcer son héritage en se présentant désormais comme le digne successeur des comtes de Toulouse. Alors que le petit monde politique ne bruisse que de la préparation des élections européennes à venir, l'homme qui mena la liste RPR-UDF lors de la dernière bataille, en 1994, n'a plus qu'une préoccupation : trouver le titre de son nouveau livre, consacré à Raimond de Saint-Gilles. « Ce sera l'histoire de ces Toulousains qui sont allés en Orient. Raimond IV était de la première croisade avec Godefroi de Bouillon ; c'est lui qui forgera le comté de Tripoli, dans le Liban actuel », raconte le maire-écrivain, qui avait déjà consacré un ouvrage, en 1996, à Raimond VI, « le cathare » (M. Lafon).

Assurément, la généalogie des comtes de Toulouse et l'histoire passionnent aujourd'hui M. Baudis plus fortement que la politique. « J'ai toujours aimé l'histoire, au point d'hésiter entre Sciences-Po et des études d'histoire », confie-t-il. Son nouvel ouvrage lui permet de renouer avec cette passion, mais aussi avec cet Orient méditerranéen qui l'a envoûté lorsqu'il couvrait la guerre du Liban pour la télévision française. Le journaliste avait déjà pris la plume pour écrire sur

La Passion des chrétiens du Liban (France-Empire, 1983), avant d'entrer officiellement en politique. L'an dernier, il s'est rendu presque incognito dans un immeuble de bureaux des allées Jean-Jaurès pour revoir les photos de sa jeunesse journalistique. Ces clichés qu'il avait pris au Liban et au Proche-Orient furent un temps exposés à la Galerie municipale du Château-d'Eau, mais ils n'ont plus été montrés publiquement depuis que leur auteur est élu à Toulouse.

« J'ai eu la grande chance de pouvoir faire différentes choses passionnantes dans la vie », commente ce surprenant dilettante. Ses adversaires politiques lui ont souvent reproché une certaine instabilité, siégeant au gré des élections à l'Assemblée nationale ou au Parlement européen, s'emparant du fauteuil de président de région avant de s'en dessaisir deux ans plus tard pour cause de cumul des mandats. Mais M. Baudis reste indéfectiblement fidèle à la mairie de Toulouse. Il surprendra même Edouard Balladur en refusant d'entrer dans son gouvernement pour mieux se consacrer à sa « chère cité ». Etudiant, le jeune Dominique se préparait déjà à l'action municipale en se faisant élire, en 1971, à Boulogne-Billancourt, l'année même où son père s'emparait de la mairie de Toulouse. « Je savais que je n'y resterais pas, j'étais là en apprentissage », avoue-t-il, presque gêné de cette sorte d'infidélité à la ville dont il s'est proclamé le héritier.



■ Au pied de la basilique Saint-Sernin, badauds et flâneurs envahissent, tous les dimanches matin, le marché aux puces. Les terrasses des cafés débordent du plaisir d'être ensemble et bruissent de discussions politiques sans fin.

■ ■ ■ La ville fit fortune de son commerce et y gagna une réputation : pays de cocagne, du nom occitan de la coque de pastel, pays imaginaire où tout va bien. De cette époque, le XVI^e siècle, date la texture architecturale de la ville, avec ses hôtels particuliers, ses ruelles et ses arcades, et les racines d'une bourgeoisie ruraliste, repliée dans son cocon, à la bourse bien remplie mais à l'audace entrepreneuriale tempérée, modérément conservatrice dans ses mœurs, culturellement académique et politiquement prudente.

Sa deuxième chance résida dans ce qui pouvait passer, a priori, pour un handicap. Dépourvue de matières premières, Toulouse rata la révolution industrielle, celle du charbon et de l'acier, des mines, des filatures et des conglomérats, faisant aussi l'impasse sur les usines automobiles et chimiques. Elle échappa ainsi aux meurtrissures architecturales et sociales qui l'accompagnèrent. Privée de cœur industriel, de cheminées, de pollutions et de banlieues populaires qui firent l'identité et le développement de grandes métropoles comme Lyon ou Lille, Toulouse ne pesa guère dans la modernisation de la France et la croissance des Trente Glorieuses. Elle ne s'en porte pas plus mal. De savantes personnes n'ont-elles pas inventé pour elle le concept d'« atout-retard » ? Cette quasi-absence de la sphère du productivisme ordinaire – excepté une petite zone, au sud de l'agglomération, qui paraît d'autant plus déplacée dans le paysage – fit d'elle le prototype d'une ville de robe et de propriétaires fonciers, de notaires et de fonctionnaires, de casernes et de négociants agricoles. Une belle endormie de la province profonde, privée à la fois de bourgeoisie détentrice des moyens de production et de prolétariat pour les faire tourner. En retour, elle ne se vit infliger aucune séquelle ni blessure. Toulouse n'eut nul besoin de liqui-

der et de reconvertir des secteurs industriels périmés. Ni de jeter des populations au tapis. Résolue à ne pas forcer son destin, Toulouse ne chercha pas plus à domestiquer son fleuve, évitant l'histoire navrante des ports, comme Bordeaux ou Nantes, florissant un moment grâce au commerce – celui des esclaves avant celui des marchandises –, puis déclinant sous la pression des concurrents du Nord. Tout juste consentit-elle, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, au génie de l'ingénieur Pierre Paul de Riquet, qui, avec le canal du Midi, pour lequel il fit don de toute sa fortune, parvint à inverser le courant des eaux entre la Méditerranée et l'Atlantique. Quelques péniches nonchalantes vinrent alors musar-

force baïonnettes. Toulouse ne connut le charivari tragique des conflits qu'à travers la chair de ses conscrits. Pas dans la sienne, protégée une fois encore par sa position d'extériorité, loin de tout et de la folie des hommes. Même les réseaux de communication dont la France se couvrait l'évitèrent. Il n'y a toujours pas d'autoroute pour monter à Paris ni de TGV pour aller du sud au nord ou d'ouest en est. L'avion s'est imposé depuis peu, mais la plupart des villes environnantes – Auch, Castres, Rodez, Foix – sont au bout de routes tortueuses et dangereuses. Qu'importe ! En restant longtemps isolée, loin du bruit et de la fureur du monde, Toulouse est parvenue à passer pour une cité

sur le soleil par-dessus un enchevêtrement de ponts, tuiles, clochers, cloîtres, tours, dômes, cours, belles demeures et maisonnettes. Sans doute cette magie de lumière sur front de ville pourpre et rousse qu'enlacent un fleuve intrépide et des canaux paresseux compte-t-elle pour beaucoup dans la recette du melting-pot. Car les autres vagues d'immigration qui, à partir des années 60, se sont succédé sans discontinuer, que ce soient celles des pieds-noirs mélancoliques, des Parisiens délocalisés, des étudiants africains ou des ressortissants de l'Union européenne – ils sont soixante-cinq mille venus de Londres, de Francfort, de Bruxelles ou d'Amsterdam –, se sont coulées avec le même bonheur dans le moule. Comme les chanteurs de Zebda, ces enfants de la Kabylie et de la cité Bourbaki qui se « sentent » gascons pour mieux se revendiquer français. Résultat : tout le monde se dit « toulousain », alors que la ville compte beaucoup moins de natifs que de « néo » et que son aéroport de Blagnac, dont le trafic a triplé en dix ans et va vers ses 5 millions de passagers annuels, se doit maintenant de relier tous les jours les principales villes du continent européen.

A ce rameau singulier appelé toulousain, on dit appartenir à partir du moment où on a mis un pied dans cette ville, qu'on en a respiré son pollen et qu'on n'a plus envie d'en partir. On devient toulousain plus qu'on ne l'est. On apprend à parler rugby – pardon, « rudby » –, un état d'âme plaisant, pas un substitut aux frustrations comme le football dans certaines villes. La convivialité des quartiers villageois a été instituée en mode de vie ; les habitants y veillent amoureuxment, la municipalité s'efforce de la perpétuer à travers sa politique de « noyaux villageois ».

Lire la suite page IV

A ce rameau singulier appelé toulousain, on dit appartenir à partir du moment où on a mis un pied dans cette ville, dès lors qu'on a respiré son pollen et qu'on n'a plus envie d'en partir

der dans la ville, flux paresseux ourlé d'ombrages le long des canaux du Midi ou de Brienne, désormais à usage exclusif des promeneurs, des vides, des amoureux, des chiens et des joggers qui profitent d'un climat enclin à la douceur. Image paisible de ceux propices avec lesquels la ville semble avoir passé un pacte. Nouvelle et extraordinaire chance de l'histoire et de la géographie : « les guerres ne vont plus par là », comme l'écrivit Louis-Ferdinand Céline dans *Voyage au bout de la nuit*. Toulouse resta à la périphérie des conflits du XX^e siècle qui déchirèrent et ravagèrent le nord de l'Europe. Ici ne s'écrivit aucune page glorieuse ni ne s'alignèrent les champs de croix de bois. Tout juste y produisit-on

heureuse. Elle reçut ainsi en héritage la beauté tranquille d'une ville ayant échappé aux fractures et aux hystéries collectives. En paix avec elle-même, il ne lui restait qu'à ouvrir les bras. Ce qu'elle sut faire, à une époque où – par chance, encore – le travail ne manquait pas, intégrant en douceur des populations qui ne parlaient que le patois des montagnes d'Ariège, du Rouergue, du Quercy et du Tarn. Ou ceux qui venaient de plus loin encore : Italiens miséreux, Espagnols chassés par la guerre civile, travailleurs immigrés maghrébins. Les différentes parties se mélangèrent au sein d'un ensemble urbain accueillant, baigné par l'éclat de briques roses et ocre, avec vue

Toulouse,

le rendez-vous européen de l'Aéronautique et de l'Espace

Toulouse

- 1^{er} centre aéronautique européen
- 1^{er} centre d'intégration de satellites en Europe
- 25 000 emplois directs
- 100 milliards de francs de chiffre d'affaires

AEROSPATIALE AERONAUTIQUE
ATR
AIRBUS INDUSTRIE
ALCATEL SPACE
BUREAU VERITAS
CNES
DASSAULT AVIATION
DAIMLER CHRYSLER AEROSPACE AIRBUS
LATECOERE
MATRA MARCONI SPACE
MÉTÉO-FRANCE
SPOT IMAGE

TOULOUSE
AERONAUTIQUE
ET
SPATIALE

Contact : Club de la Communication Toulouse Midi-Pyrénées
C.C.I.T. 2 rue Alsace-Lorraine - BP 606 - 31002 Toulouse

P ORTRAITS

ISABELLE RICARD,
assistante sociale

Parce que l'injustice n'a pas de répit

■ Isabelle Ricard est assistante sociale à temps plein, et plus encore. Militante associative et syndicale, ce petit bout de femme coiffée à la garçonne vit à cent pour cent pour le social, prolongeant bénévolement, au sein de l'association Droit au logement (DAL) ou du syndicat SUD, ses activités rémunérées par le conseil général. « L'altruisme, j'ai dû tomber dedans quand j'étais petite », lance-t-elle dans un éclat de rire, avant de poursuivre, plus gravement : « Quand tu découvres très tôt l'injustice, soit tu t'aigris, soit tu apprends qu'on peut la surmonter. »

Affectée dès sa naissance par une malformation des mains, Isabelle a dû faire face au regard des autres et aux moqueries, parfois cruelles, des copines de son enfance. « L'introduction de la mixité dans les écoles primaires m'a sauvée », raconte la jeune femme, qui préférait jouer avec les garçons et pouvait compter sur son grand-frère dans la cour de récréation. Née à Aubin, petite cité ouvrière perdue dans le très rural département de l'Aveyron, Isabelle arrive à Toulouse dans les années 70, dans le sillage de son père, commerçant contraint de fuir ce bassin industriel où les mines et les usines ferment les unes après les autres. C'est à cette époque que se dessine sa vocation : elle travaillera « dans le social ».

L'apprentissage de la vie militante ira de pair avec celui de son métier. Lors de sa formation d'éducatrice, elle manifeste avec les étudiants contre la loi Devaquet. « Je ne pouvais pas passer à côté », dit-elle simplement, en évoquant les manifestations monstres de la fin des années 80. Bouillonnante d'énergie, Isabelle ne se contente pas de manifester : elle est à l'initiative d'une coordination de travailleurs sociaux. Grèves et manifestations se succèdent ; sa formation se poursuit. Quand elle décroche son diplôme, en 1991, la jeune assistante sociale se souvient avec émotion que c'était « le jour de la chute du mur de Berlin ». Le champagne avait, ce jour-là, doublement raison de couler !

D'autres grèves et d'autres manifestations suivront. Dans les cortèges, la voix d'Isabelle est devenue familière. Elle est l'une des porte-parole du collectif associatif La ville habitée, tentative avortée d'un squat culturel et social à Toulouse. Elle s'impliquera tout autant dans d'autres réquisitions menées au nom de DAL. On la retrouve lors de la signature des 35 heures au conseil général, et en première ligne de toutes les manifestations toulousaines contre le FN. L'assistante sociale est sur tous les fronts. Pour se ménager quelques instants de vie privée, cette jeune maman a dû se fixer des règles strictes : « Je ne milite jamais entre 17 et 20 heures, et je n'emmène pas mes enfants dans une manif. »

JOSÉE CAMBOU,
responsable associative de l'Uminate

En stratège de l'environnement

■ Forte tête et verbe haut, Josée Cambou mène son combat pour la défense de l'environnement régional sur tous les fronts. Elle dirige d'une main de fer ses troupes associatives de l'Uminate, la fédération régionale des associations de protection de l'environnement, depuis 1982. Maîtrisant tous ses dossiers et siégeant dans d'innombrables commissions, elle est redoutée par les administrations comme par les entreprises qui sont passées un jour dans son collimateur. Travailleuse infatigable, Josée Cambou ne se rend jamais sans « munitions » à une réunion, où ses interventions, rafales verbales débitées sur un rythme de mitraillette, font souvent mouche. Cette fille de militaire a organisé le réseau associatif régional comme une machine de guerre, palliant par son omniprésence une dynamique associative relativement faible. Les bénévoles se sentent parfois dépassés par ce bulldozer en action, qui sort cependant rarement de son bureau-bunker de la Maison régionale de l'environnement. On lui reproche parfois de préférer ses dossiers et la négociation avec l'« ennemi » aux manifestations et autres actions « coup de poing » sur le terrain, mais Josée est blindée : « Je ne suis pas une opposante systématique. Ce qui m'intéresse, c'est de faire avancer les choses », rétorque-t-elle, lassée par l'absence de vision globale de trop d'associations locales. Stratégiquement, la directrice de l'Uminate préfère négocier un compromis que prendre le maquis.

Josée Cambou avoue ne pas savoir à quand remonte son engagement dans les rangs de la défense de l'environnement. Avant de diriger l'Uminate, elle militait à l'Union fédérale des consommateurs (UFC), dont elle était devenue un des piliers nationaux. Le passage du consumérisme à l'environnementalisme était naturel pour cette ancienne étudiante en biologie, qui a découvert le militantisme à l'université en 1968. De ses années « hippies », elle a gardé un mode de vie résolu « ruraliste » qui l'oblige à faire un long trajet quotidien entre sa maison de campagne et son bureau en ville. « Je n'aurais pas imaginé élever mon fils en ville ; il a appris très tôt la campagne, le jardin et la nature », explique-t-elle.

Militante professionnelle, elle a creusé son sillon dans les associations, mais avoue une franche aversion pour la politique. « J'ai toujours refusé les propositions émanant des partis », raconte cette femme de caractère, « mais je crois toujours au creuset associatif ».



La Ville rose a su rester une ville verte, où on peut respirer, où arbres (160 000), parcs et squares (150) – ici, la prairie des Filtres –, bancs publics (4 000) et fleurs (400 000) ont encore droit de cité.

L'« eurocité »
rattrapée
par la crise

■ ■ ■ Le Toulousain qui habite dans l'un des quarante-neuf quartiers de la ville recensés par l'Insee – qui vont devenir cent cinquante à la suite d'un nouveau découpage – dit toujours qu'il va faire ses courses « à Toulouse ». L'habitat individuel demeure un style distinctif : avec quarante mille maisons particulières, Toulouse est la ville de France qui compte le plus de villas, modestes pour la plupart. La cité est aimable, agréable, affable ; ses marchés des boulevards et des halles offrent tous les jours un vrai bonheur dans le pré, les places à fontaines sont jaillissantes et bavardes – on va jusqu'à y mener, dans le quartier Arnaud-Bernard, d'ébouriffantes conversations socratiques –, les cafés débordent du plaisir d'être ensemble. Dans ce cadre enjoué, plutôt nonchalant, la vie associative devient une seconde nature, les déambulations nocturnes une fête, la gastronomie un art consommé ; la politique passe pour n'être qu'une affaire rigolote de cassoulet – ce qui, assurément, est faux. L'ancien premier ministre espagnol Felipe Gonzalez, réfugié ici, en garde le souvenir d'« une expérience de vie inoubliable ».

Le seul excès tient aux mots. La « tchatche » est ici érigée en vertu, avec ses expressions étymologiquement métissées – « pégeux », « escané », « boudiou », « barguigner »... –, ses raccourcis cinglants, ses escamotages de lettres, son verbe haut. L'insistance machiste de ceux qui cherchent indéfiniment à « porter beau » finit parfois par lasser, mais ce souci du langage, cette truculence du verbe, ce goût de l'adjectif dans la bouche

a fait de Toulouse une capitale de la chanson moderne après avoir été celle du bel canto. Tritureurs de mots et de rythmes, Claude Nougaro, Juliette, Zebda, Fabulous Trobadors, Art Mengo, Femmouzes T et tant d'autres ne forment peut-être pas une école, mais ils ont en commun un même fil invisible qui leur fait systématiquement chercher du sens dans les sons.

Aujourd'hui, malgré une croissance qui lui a fait consommer cinq fois plus d'espace en vingt ans qu'en vingt siècles, la ville respire encore dans un milieu où arbres (160 000), parcs et squares (150), bancs publics (4 000) et fleurs (400 000) ont encore droit de cité, y compris du côté du Mirail. Cet espace communal – 12 000 hectares –, aussi grand que Paris intramuros, permet à chacun des 380 000 habitants de disposer, en

La « tchatche » est ici érigée en vertu, avec ses expressions étymologiquement métissées, ses raccourcis cinglants, ses escamotages de lettres, son verbe haut

moyenne, de 20 mètres carrés de verdure. Il aide surtout la ville à résister à cette implacable monstruosité qu'est la densification urbaine ainsi qu'à une verticalité architecturale qui lui sied mal, excepté ses 48 tours capitulaires du Moyen Âge et de la Renaissance. Quelques verrues se sont bien élevées, ici ou là, place Occitane ou dans le quartier d'affaires de Compans-Caffarelli, mais les dégâts restent circonscrits. Au rythme de l'accroissement de la démographie actuel, il faudra néanmoins construire environ 2 500 logements par an et, dans vingt ans, Toulouse devrait compter 40 % d'habitants supplémentaires.

L'ogre automobile lui-même n'est pas parvenu à défigurer l'entrelacs de petites rues vagabondes. Au centre de la ville, entre Garonne et boulevards, on circule plutôt mieux que dans les autres métropoles. Non pas que le Toulousain soit un *homo automobilis* moins forcené que ses frères, mais, comme il ne peut plus se garer, sinon dans un des dix-huit parkings aux tarifs dissuasifs, il doit se résoudre à prendre le métro, à rouler en vélo ou à marcher, ce qui arrange tout le monde. Les contre-ventions sont donc ici deux fois moins nombreuses que celles dressées dans des cités comparables. La première ligne de métro, reliée aux autobus de la périphérie, est plébiscitée par la population – 240 000 déplacements journaliers sur le réseau métro-bus, soit une augmentation des transports en commun de 45 % en cinq ans ; la

deuxième est en construction, qui mettra la plupart des quartiers à quelques minutes du centre. Les samedis, la ville est dévolue aux familles qui déambulent à pied par les vieilles rues.

Bref, « la ville à vivre » sur laquelle les colloques s'interrogent, fluide et pleine, familière au contact sans verser dans l'entassement, ressemble un petit peu à Toulouse. D'ailleurs, quand il s'est agi de décentraliser ici des administrations comme Météo France ou des sièges d'entreprise comme celui d'Airbus, personne n'a protesté et voulu repartir. Pas même l'ingénieur britannique ou allemand qui ne parlait pas un mot de français. Preuve que, si on doit être de quelque part, c'est bien de

là où l'on se sent le mieux. Et qu'à Toulouse on ne se sent pas « limogé ».

La chance aura duré jusqu'au bout. Le dernier cadeau fait à la ville vient directement de l'Etat, quand celui-ci prend la décision, lors du premier plan d'aménagement du territoire, dans le cadre de la création des métropoles d'équilibre, de faire de Toulouse la capitale de l'aviation civile et d'y transférer plusieurs grandes écoles. La ville avait déjà un contrat avec le ciel : de prestigieuses précurseurs comme Emile Dewoitine ou Pierre-Georges Latécoère et l'édifiante saga de l'Aéropostale en avaient écrit les premières pages.

UNE JOURNÉE À TOULOUSE

Le Monde LA POSTE

Vendredi 12 mars 1999

LE MONDE ET LA POSTE
vous invitent à

■ Rencontrer

Acteurs des métiers
de la communication et responsables
de la rédaction du Monde

■ Découvrir

Le Monde, La Poste, le multimédia
et l'espace philatélie

■ Débattre

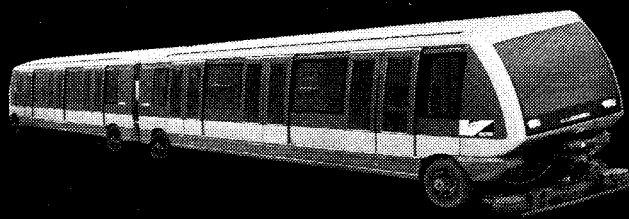
« Vivre à Toulouse »
à 17 h 30un grand débat dont vous êtes les acteurs :
les questions des Toulousains sur l'avenir de la cité
aux responsables politiques, économiques, culturels...au THÉÂTRE DE LA CITÉ
à partir de 13 h 30
1, rue Pierre-Baudis, Toulouse
Entrée libre et gratuite

Posez vos questions sur l'avenir de Toulouse

Question : _____
_____A retourner par courrier à : LE MONDE, Jean-Paul BESSET
10, rue des Arts, 31000 Toulouse

Toulouse, le choix du VAL !

Le VAL : Toulouse, Lille, Rennes, Paris-Orly, Taïpeh, Chicago...



Quand on est le berceau de l'aéronautique et de l'espace, on ne peut qu'innover en matière de transports publics. Avec le VAL, les Toulousains l'ont fait. En maintenant sa confiance à Matra pour le prolongement de la ligne A et la construction de la ligne B, Toulouse choisit le VAL de demain.

Toulouse bâtit un réseau cohérent pour une agglomération capitale.

Une société commune
de Matra et Siemens

PORTRAITS

CLAUDE NOUGARO, chanteur

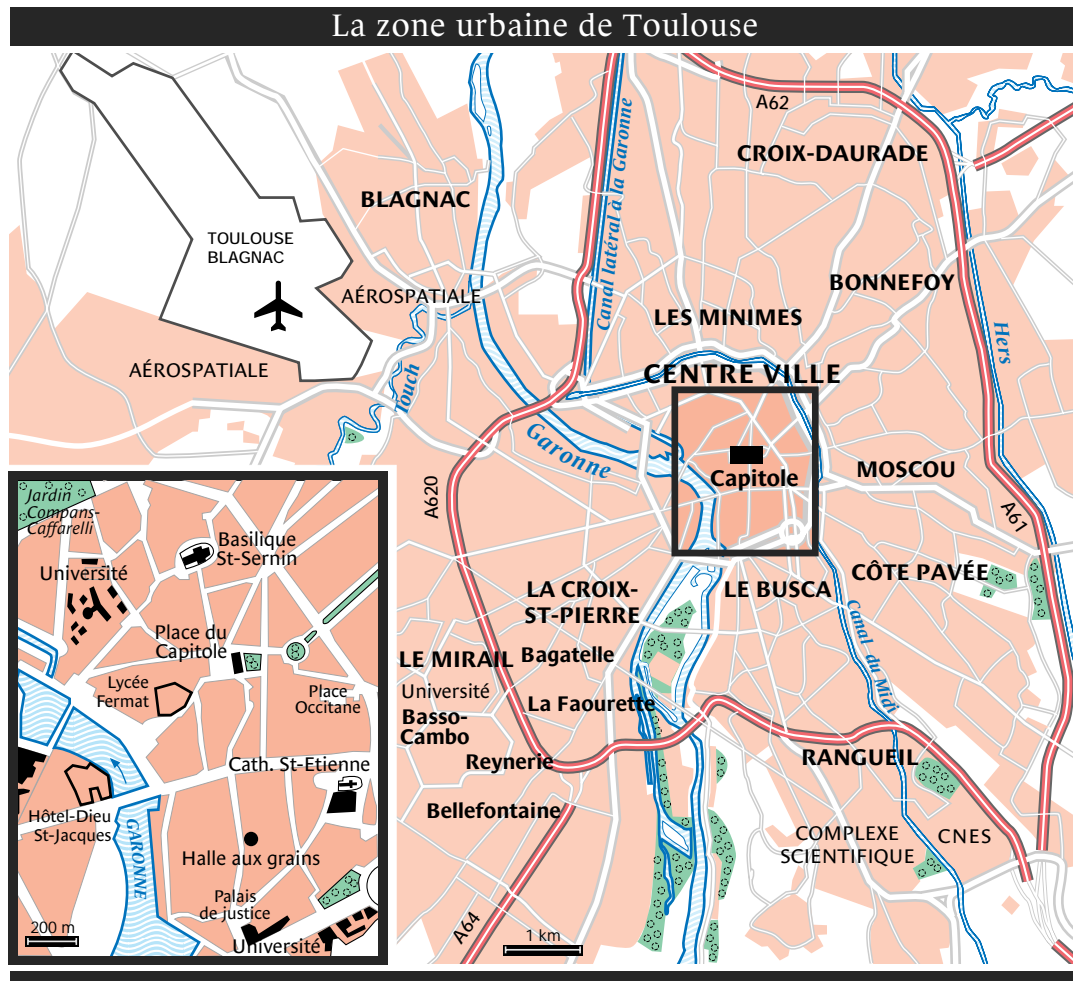
Le mot-sicien de la ville rosse

■ La force et la vitalité, la hargne et le sentiment : Claude Nougaro symbolise mieux que personne l'image du Sphinx, chanteur renaissant de ses cendres, prêt au coup de poing contre lui-même, à l'engueulade et à la réconciliation fraternelle. Toulousain, Claude Nougaro l'est de naissance - il est né à Toulouse le 9 septembre 1929 -, mais plus encore. Il a de sa ville une vision éminemment physique : il est en quelque sorte innervé par la ville rose, la « ville rosse », où la Garonne roule ses cailloux, où « même les mémés aiment la castagne ». Nougaro, en joueur de mots, se revendique « architecturé gréco-nègre » : grec pour le fond culturel, l'amour du beau harmonique, et africain pour le rythme, l'appartenance à la terre et l'allégeance aux dieux païens. En fin de compte, il y a dans ces mélanges beaucoup d'Occitanie, de la compétence cathare, des châteaux de mots, avec leurs flancs escarpés, avec leurs flancs en pente douce.

Claude Nougaro dit qu'il « n'encaisse pas la barbarie ». La musique fait rempart, la langue est argile. Le « mot-sicien » entendait la voix de papa, baryton, qui chantait *La Tosca* au Capitole, Verdi et Puccini, le piano de maman qui savait ses classiques, et la radio de grand-mère qui diffusait sur Radio-Toulouse les émissions du critique de jazz Hugues Panassié, au cœur de l'été de Haute-Garonne. Gaulois, Nougaro ? Oui, mais « de père cathare toulousain, de mère italienne avec ascendants siciliens ». Bref, franco-français, né, dit-il, « dans la clinique obstétricale Duke Ellington fondée par Boris Vian ». Il y a dans cette verbeur du verbe d'évidents cousinages avec les copains du coin : les Fabulous Trobadors, les Massilia Sound System, « des sculpteurs de paroles », selon lui.

Son père, devenu premier baryton à l'Opéra de Paris, sa mère, pianiste classique, sillonnent les scènes lyriques européennes. Claude grandit auprès de ses grands-parents, dans le quartier des Minimes. En 1947, ce « raté des études » - le mot est de lui -, « noir écolier qui allait à l'école au marché aux cochons », devient journaliste amateur, s'engage dans la Légion étrangère au Maroc avant de rejoindre ses parents à Paris. Il devient l'ami du poète Jacques Audoubert, chante au Lapin agile, cabaret parisien où il crée, en 1958, *Il y avait une ville*. En 1962, Claude Nougaro invente l'écriture cinématographique de la chanson : *Une petite fille*, *Les Don Juans*, *Le Jazz et la Java* constituent ce premier manifeste pluriculturaliste et libertaire du chanteur toulousain - la pointe d'accent, la scansion des mots en témoignent jusqu'à aujourd'hui.

Claude Nougaro introduit les musiques du monde dans la chanson française : l'Afrique, le Brésil. Il travaille avec les meilleurs du jazz français : Eddy Louiss, Bernard Lubat, Maurice Vander ; résiste aux coups - un gravissime accident de voiture, en 1963, à la suite duquel il compose *A bout de souffle*, sur son lit d'hôpital, une grave défaillance cardiaque en 1995 - et aux diktats commerciaux - considéré comme *has been* par sa maison de disque, en 1986, il revient l'année suivante avec un formidable *Nougayork*. En tournée perpétuelle, Claude Nougaro n'en finit pas de bâtir son poème. Le dernier en date s'appelle *L'Enfant phare* - en fanfare. La vie y roule comme les flots de *La Garonne*, que Nougaro le Toulousain avait demandé d'habiller en musique au compositeur zairois Ray Lema. C'est une *Garonne* écrite « un jour où j'étais au fond de la mine noire de l'ennui ». Des roulements de balafon sont offerts au fleuve ancestral. Sexagénaire effaré de la stupidité du chaos à venir, il répète pourtant qu'il ne faut pas avoir peur. Et scande ses poèmes comme autant de déclarations d'amour.



■ ■ ■ Mais, cette fois, c'est du sérieux. Avec les programmes Caravelle puis Airbus, la ville acquiert une autre dimension, se propulsant à l'avant-garde des techniques de l'époque. Elle retrouve, en quelque sorte, l'âge d'or du pastel.

Avec l'avion, tout s'accélère. Toulouse appose maintenant sa marque dans la réussite industrielle française : Sud-Aviation, la Caravelle, le Concorde, Aérospatiale, ATR puis le consortium européen Airbus. Le filon s'avère extraordinairement riche. Il dépasse l'azur pour conquérir l'espace. C'est au tour du Centre national d'études spatiales - encore une décision de l'Etat -, d'Arianespace, des satellites de Matra-Maroni Space, Alcatel Space et Spot Images de s'installer. Avec Siemens et Motorola, l'électronique

haut de gamme entre aussi dans la place, puis l'industrie pharmaceutique avec Sanofi et Pierre Fabre. La ville acquiert une image d'« euro-cité », tête chercheuse de la mondialisation. Elle n'est pourtant, en population, que la quarantième du continent, mais elle s'est forgé une personnalité. Sur une carte d'Europe, on n'arrive pas encore à placer Toulouse avec exactitude, mais on sait que c'est la capitale de l'aéronautique et qu'à partir de là l'Europe rivalise avec les Etats-Unis, Boeing et la NASA.

La vitrine est en place. Elle est résolument *high-tech*, dynamique, ouverte, cosmopolite. Comme s'il s'agissait de regagner le temps perdu pendant les années passées repliées sur elle-même, Toulouse connaît alors l'ivresse du grand large. Une multitude de PME de

services ou sous-traitantes s'engouffrent dans le sillage de l'aéronautique et du spatial ; des entreprises étrangères s'installent, les multinationales débarquent. Aérospatiale sort un avion par jour alors que l'entreprise n'en produisait qu'un par mois il y a quinze ans. Airbus vend trois mille avions. France Télécom ouvre Toulouse à Internet. La ville gagne dix mille habitants par an, pour l'essentiel des cadres, des ingénieurs, des techniciens. Une première couronne urbaine, puis une deuxième, puis une troisième se créent, formant une aire urbaine de quelque six cent mille habitants. Une des premières communautés de communes du territoire voit le jour, aux portes sud-est de la ville, autour de Labège : le Sival, qui devient une des principales zones d'activités et le para-

dis des pépinières d'entreprises. Au total, l'agglomération affiche la plus forte croissance urbaine de ces dernières années en France : plus quarante-six mille habitants entre 1990 et 1995.

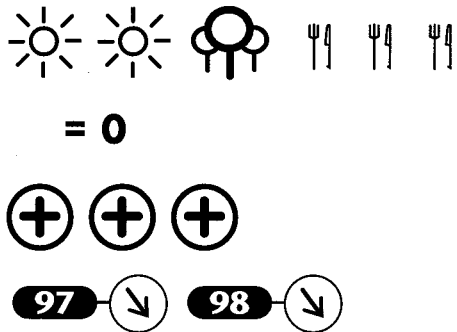
L'université accompagne et nourrit ce maelström. Avec ses quatre universités - bientôt cinq -, ses treize écoles d'ingénieurs et ses cent dix mille étudiants, Toulouse occupe le deuxième rang universitaire en

La jeunesse en quête de savoirs, venue de tout le Sud-Ouest et de tous les continents, colonise la ville, de jour comme de nuit, la colore et l'anime

France, après Paris. Un terreau pour l'économie, mais aussi une locomotive pour la ville. Un habitant sur quatre est étudiant. La jeunesse en quête de savoirs, venue de tout le Sud-Ouest et de tous les continents, colonise la ville, de jour comme de nuit, la colore et l'anime, provoquant un bouillonnement d'activités culturelles. On compte une moyenne de cinquante spectacles vivants par semaine. Petits bars musicaux, salle de concerts de la Halle aux grains, opéra du Capitole, salle Nougaro, cinémas et théâtres ne désespèrent pas. Les trois salles Utopia réalisent le meilleur coefficient d'occupation de tous les cinémas de France, et le théâtre de la Cité, à peine ouvert, joue à guichets fermés, accueillant quarante-cinq mille spectateurs en trois mois.

Les laboratoires de recherche, un pied dans l'université, un autre dans les entreprises, ont pris eux aussi le chemin de la Ville rose.

Lire la suite page VI



TOULOUSE

Pas de dette, ça fait plus de ressources. Voilà comment Toulouse, après 10 ans de stabilité fiscale, peut baisser les impôts pour la deuxième année consécutive tout en poursuivant une politique d'investissement ambitieuse. La rigueur de la gestion fait s'épanouir les projets. Et Toulouse parvient à rassurer aussi bien les entrepreneurs les plus dynamiques que les amateurs du bien-vivre.

MAIRIE DE TOULOUSE

Service du Développement Economique - Mairie de Toulouse
42, avenue du Général Debroute 31100 Toulouse
Téléphone +33 (0)5 61 40 02 34 Fax : +33 (0)5 61 40 37 89
http://www.mairie-toulouse.fr - e.mail : SDE@mairie-toulouse.mipnet.fr

Légende

Voyageurs DU MONDE

► Demandez-nous l'une de nos 12 brochures spécialisées par destination pour voyager en individuel.

► Si vous préférez voyager en circuit, demandez-nous notre brochure générale "circuits" avec accompagnateur franco-phonie systématique.

[SÉJOUR] Bali

10 jours au départ de Toulouse à partir de 5 950 F (par pers./base double) Hôtel de luxe à Nusa Dua en demi pension.

Spécialiste incontesté des destinations lointaines, Voyageurs du Monde vous accueille à Toulouse pour vous proposer : vols simples, voyages à la carte et circuits culturels.

Les conférences

Fort du succès rencontré par ses conférences, Voyageurs du Monde organise sa première conférence-cocktail à Toulouse :

- "Pérou-Bolivie" -

La conférence-cocktail aura lieu le 19 mars 99 à 17H30 à l'hôtel Capoul (Salle Puccini)

► Prix : 50 F/personne

L'équipe de Voyageurs du Monde Toulouse sera également présente pour vous aider à préparer votre voyage.

JE SOUHAITE RECEVOIR LES BROCHURES SPECIALISEES SUR LES VOYAGES EN "INDIVIDUEL" * :

Afrique Amérique du Sud Asie du Sud Est Australie Chine Etats-Unis et Canada Europe Les îles Inde Indonésie Mexique et Guatemala Monde Arabe En partenariat avec l'Institut du Monde Arabe

JE SOUHAITE RECEVOIR LA BROCHURE VOYAGEURS "CIRCUITS" * : Circuits

* Envoi gratuit limité à 2 brochures. Au delà, joindre 20 Frs par chèque à l'ordre de Voyageurs du Monde.

NOM : _____ PRENOM : _____
TÉL : _____ ADRESSE : _____
CODE POSTAL : _____ VILLE : _____

<< Renvoyez ce coupon à

12, rue Gabriel Péri
31000 Toulouse
(1^{er} étage)
☎ 05 62 73 56 46
☎ 05 62 73 56 45

P O R T R A I T S

LOUIS PECH,
PDG d'Alti-Elec

Des idées simples mais rentables

■ Inclassable Louis Pech ? Le patron surprend autant ses amis de gauche que ses homologues de droite, et le microcosme toulousain s'interroge encore sur ses motivations cachées. On salue l'homme qui a réussi à restructurer une chambre de commerce et d'industrie en péril, autant qu'on reconnaît ses qualités de manager, et on l'écoute avec surprise dénoncer l'« absurdité de l'expression "entreprise citoyenne" ». Acti-Elec, qu'il dirige, est un fleuron de la high-tech, né autour de l'aéronautique, spécialiste de l'électronique embarquée, travaillant pour les grands des télécommunications civiles ou militaires et pour l'industrie automobile.

Produisant aussi bien pour la région qu'à l'échelle mondiale, de Colomiers à Millau ou en Bretagne, du Brésil à l'Europe de l'Est en passant par la Tunisie, le groupe affiche un développement « à deux chiffres depuis sa création », en 1986 : « Notre logique est simple, explique l'entrepreneur. Ou on achète ou on crée... à la seule condition d'être sûr de la rentabilité. » Ce qui conduit parfois à décevoir des interlocuteurs locaux, comme à Albi, en 1993-1994, où un projet porteur d'une centaine d'emplois n'a finalement pas vu le jour : « J'aurais fait perdre de l'argent au groupe, donc pénalisé à terme les emplois existants. »

Une logique et une réussite industrielle qui n'ont pas changé le « fils d'instituteur audois, fidèle à certaines valeurs, même si, pour M. Pech, une entreprise est faite pour gagner le plus d'argent possible. A ceux qui en touchent les dividendes de décider comment ils dépensent. Quant à la réussite industrielle, ça n'existe pas, car rien n'est jamais acquis : c'est un défi permanent. » Sur cette logique simple, « car il faut toujours en revenir à des choses simples », le PDG n'a cessé de bâtir à son compte. « Les hommes qui m'entouraient voulaient aller toujours plus loin, je les ai suivis. On ne réussit qu'en groupe », dit ce passionné de rugby et de basket qui ne manque aucun match des Spacers toulousains. L'ancien directeur commercial de Micro-Turbo devenu patron charismatique aborde l'âge de la retraite et le passage à l'an 2000 avec sérénité. Quand le moment sera venu à ses yeux, il procédera comme pour la CCI : il passera le flambeau à un homme dont il sera sûr de la capacité à poursuivre dans le même esprit que le sien.

Libéré de sa carrière professionnelle, s'engagera-t-il sur d'autres voies ? Entre ses talents de peintre et sa passion pour la politique, vers quoi se tournera l'ancien étudiant rebelle viré de Sciences-Po Toulouse pour ses prises de position contre la guerre d'Algérie ? Ceux qui s'en inquiètent savent aussi que M. Pech a décliné trois sollicitations différentes qui lui auraient permis de figurer au conseil régional. Mais saurait-il se contenter de faire de la figuration ?



■ **Toulouse a assis sa réussite industrielle sur l'aéronautique. Le filon, extraordinairement riche, dépasse à présent l'azur. A l'est de la ville se dresse l'orgueilleuse et très courue Cité de l'espace, qui pointe une réplique d'Ariane vers les cieux.**

L'« eurocité » rattrapée par la crise

■ ■ ■ Onze mille chercheurs du Centre national de la recherche scientifique (CNRS), de l'Institut national de la recherche agronomique (INRA) et de laboratoires privés travaillent dans l'agglomération. La ville, qui a la réputation de maîtriser la mécanique des fluides ou le génie des procédés, part à la conquête des biotechnologies avec l'agrobiopole du Sicoval. Beaucoup, parmi les chercheurs ou les doctorants, passent du laboratoire à l'entreprise, qu'ils créent eux-mêmes.

Cette floraison d'initiatives établit un record : Toulouse compte vingt-cinq mille entreprises privées. Deux cent cinquante mille emplois au total (soit plus de la moitié de ses habitants) qui représentent 45 % du total des emplois des huit départements de Midi-Pyrénées !

La municipalité encourage le mouvement en favorisant l'installation des entreprises – au détriment du reste de la région, accusent les maires des environs, qui voient leur population rejoindre la métropole ou leurs

Dominique Baudis sait que les nouveaux arrivants, à haut pouvoir d'achat, consommateurs de loisirs et de culture, exigent de la qualité de vie en sus du travail

villages se peupler de « rurbains » – mais reste prudente. Il faut que la ville reste « à taille humaine ». « Forte » elle est dans ses activités, « douce » elle doit rester à vivre, selon le vœu de son maire (UDF), Dominique Baudis, qui sait que les nouveaux arrivants, à haut pouvoir d'achat, grands consommateurs de loisirs, de culture et d'environnement, exigent de la qualité de vie en sus du travail.

C'est l'autre jambe sans laquelle le type de développement économique de la ville trébucherait. Le développement doit rester maîtrisé, réaliser l'union « magique » du patrimoine et de la technologie. L'urbaniste Louis de Mondran ne conseillait pas autre chose, en 1754, quand il recommandait à Toulouse de devenir « une belle ville pour attirer les étrangers et les industriels ».

Pas question, ici, de gigantisme et d'horizon du million d'habitants. Pas question de noyer l'identité de la cité dans un développement sauvage à la californienne ou à la napolitaine.

P O R T R A I T S

PATRICK VANDEVOORDE,
ingénieur, directeur de la SMAT

Le chef d'orchestre du métro toulousain

■ Il est en première ligne depuis quinze ans sur le front du métro toulousain, mais préfère se tenir en retrait des honneurs. On cherchera en vain son nom dans le livre hagiographique édité à l'époque par Matra et la mairie de Toulouse pour rendre hommage à toutes les entreprises, aux architectes et aux artistes de ce « chantier du siècle ». L'ancien directeur de la société MTD, qui réalisa le métro dans les délais et le budget impartis, n'y fait qu'une apparition anonyme au détour d'une photo de groupe. On le voit, baguette à la main, expliquer ce projet qu'il connaît par cœur. Patrick Vandevoorde, c'est le Michel Plasson du métro, sans les applaudissements. Aujourd'hui, il dirige la SMAT, la nouvelle société qui devrait mettre en service la ligne B en 2007. Au siège de la place Esquirol, son équipe d'une trentaine de permanents fait penser à un ensemble musical qui multiplie les répétitions en coulisse avant l'entrée en scène des tunneliers-ténors et du chœur des engins de chantier. Les œuvres contemporaines qui décorent le bureau du directeur-chef d'orchestre trahissent l'amateur d'art derrière l'ingénieur. M. Vandevoorde avoue se sentir davantage porteur d'une esthétique que d'une technique.

« Je suis l'homme de la ville plus que du métro », concède cet ingénieur des Ponts et Chaussées qui s'est progressivement mué en urbaniste en s'implantant à Toulouse. Arrivé en 1979, « j'ai fait mon morceau de rocade, comme tout ingénieur de la DDE », raconte-t-il en bourrant sa pipe. Mais l'homme a le chic pour toucher sans en avoir l'air ce qu'il appelle les « points sensibles de l'affectif toulousain » : le tronçon de rocade en question consistait à franchir l'emblématique canal du Midi. Il aura aussi à s'occuper du transfert de la légendaire équipe de rugby du Stade toulousain vers son nouveau stade des Sept-Deniers.

Après ces épreuves initiatiques, le fonctionnaire d'Etat parisien intègre l'agence d'urbanisme de l'agglomération toulousaine. C'est là que germera l'idée du métro, dans les années 80. M. Vandevoorde contribuera activement au choix du véhicule automatique léger (VAL) contre le tramway : « Je ne suis pas un ayatollah du métro », assure-t-il, mais « je reste persuadé que c'était l'outil de transport le plus adapté à Toulouse ». Il constate avec satisfaction que le centre historique de la ville, où il réside depuis vingt ans, s'est transformé conformément à ce qu'il avait imaginé : davantage de trottoirs, de rues piétonnes et d'immeubles réhabilités. Même s'il se veut modeste en avouant que « construire un métro, ce n'est rien par rapport au lancement d'un satellite », l'ingénieur urbaniste sait qu'il a contribué à la mise sur orbite d'une Toulouse plus moderne.

Publicité

AU SUD-EST DE TOULOUSE,
UN TERRITOIRE PILOTE,
UN AUTRE MODE DE VIE...

Anticiper afin de construire un territoire en cohérence avec son futur proche, maîtriser son développement économique, partager les forces tout en atténuant les faiblesses de deux univers aujourd'hui solidaires : le rural et l'urbain, préserver une qualité de vie et respecter l'identité de chacun au sein de l'intercommunalité, préparer et protéger le présent des générations à venir... Est-ce un rêve ?

Non, la réussite du Sicoval.

Ce sigle - syndicat intercommunal d'aménagement et de développement des coteaux de la vallée de l'Hers - créé dès 1975, est aujourd'hui le nom d'un territoire où commence à naître un sentiment d'appartenance. Un territoire qui s'étend sur 24.000 hectares et rassemble 34 communes du sud-est toulousain. Un territoire qui, depuis 1996, est l'une des cinq Communauté de Villes de France. Un territoire où tout est question d'équilibre...

Novateur dès sa création en ayant permis notamment la péréquation par un amendement supplémentaire à la loi de finances de 1980, le Sicoval l'est encore aujourd'hui en affichant sa volonté d'être au cœur d'une communauté de vie. Une vie qui ne se résume pas à un seul développement économique.

Le Sicoval pense et aménage le quotidien en partageant ressources, idées, savoirs et énergies de tous : axes routiers, sauvegarde du patrimoine, soutien de manifestations culturelles et sportives, réseau de structures pour les personnes en recherche d'emploi,

répartition du logement social...

Le Sicoval se veut également partenaire du monde rural. 1998 a vu l'installation de 4 jeunes agriculteurs en Sicoval, qui compte aujourd'hui 300 exploitations. Un résultat dû à un engagement des élus dès 1993 : 60 % des terres sont alors protégées de l'urbanisation et destinées à l'agriculture, au reboisement, aux loisirs et au tourisme vert. De même, 20 % d'espaces supplémentaires sont mis en réserve pour laisser le libre choix aux générations futures. Aujourd'hui plus que jamais, le Sicoval veille à préserver l'équilibre ville-campagne et met l'accent sur la diversification des activités rurales : fermes pédagogiques, fermes auberges, gîtes ruraux...

Au sein d'un tissu dense formé par les universités, les laboratoires de recherche, les grandes écoles et bon nombre d'entreprises innovantes, le Sicoval revendique 4 pôles d'excellence : nouvelles technologies de l'information et de la communication, santé et dispositifs médicaux, agrobiosciences, l'un des leaders européens, et les satellites et leurs applications. La structuration d'un pôle régional de biotechnologies est en cours. Au total, la technopole Toulouse Sud-Est regroupe 700 entreprises et organismes qui assurent 13.000 emplois.

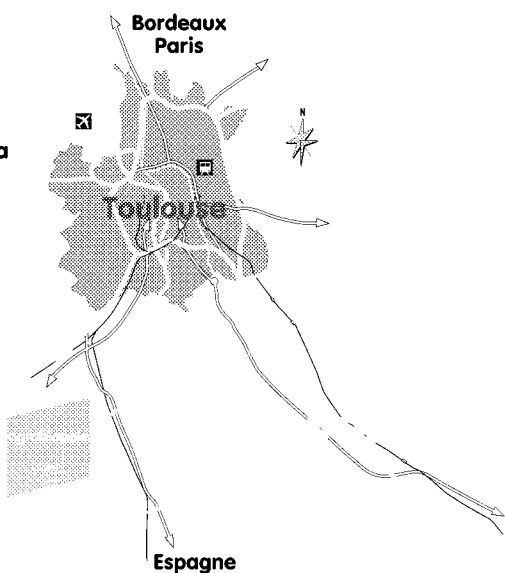
Une vie économique à l'assise solide que renforcent les outils et services mis en place par le Sicoval afin d'aider ceux qui entreprennent chaque jour : structures d'accueil, de dialogue et de rencontre, centre de congrès, pépinière d'entreprises, restauration, transports, crèche, surveillance de site...

En projet, l'aménagement d'un nouveau pôle au sud du territoire et la diversification des activités notamment dans le domaine de la production non polluante. Parallèlement, le Sicoval continue d'affiner son système fiscal avec la convergence de la taxe professionnelle vers un taux moyen (actuellement de 17,05 %) qui devrait être atteint d'ici 2007. Ceci toujours dans le même objectif : préserver l'équilibre économique de l'ensemble du territoire.

Labège-Innopole, Parc Technologique du Canal,
Agrobiopole, Vallée de l'Hers.Nouvelles Technologies de l'Information et de la
Communication, Santé, Dispositifs Médicaux,
Biotechnologies, Agrobiosciences, Satellites et
leurs Applications...Guichet unique pour la recherche de terrains
ou d'immobilier d'entreprise.
Aide pour le portage, la création d'entreprises
(pépinières) et leur développement.
Offre d'une gamme de services élaborés...

Communauté de Villes

BP 136 - 31676 Labège cedex - Tél : (33) 05 62 24 02 02 - e-mail : info@sicoval.fr - http://www.sicoval.fr

SPOT
IMAGERattaché au Directeur Commercial et basé en Allemagne, vous avez
pour mission :. de définir et mettre en œuvre une stratégie marketing ambitieuse et
de qualité, pour promouvoir l'image et l'offre de la société,. de prospecter et vendre en direct les produits et prestations de
SPOT IMAGE auprès d'une clientèle très diversifiée :
administrations fédérales ou locales, entreprises de haute
technologie, bureaux d'études...A 30/40 ans, de formation supérieure (Ingénieur ou école de
commerce), bilingue français/allemand et maîtrisant l'anglais, vous
possédez une expérience de 3 à 5 ans dans la vente en Allemagne
de produits et systèmes à fort contenu technologique, idéalement
dans le secteur de l'information géographique.Merci d'adresser votre dossier complet avec photo et rémunération
actuelle sous la référence LMS/573D à PEREIRE CONSEIL
1 rue Jacques-Jean Esquié - 31100 TOULOUSE.

E-mail : toulouse@pereireconseil.fr

P O R T R A I T S

CHRISTIAN THOREL,
libraire, Ombres blanches

Pour que vivent les livres

■ A l'en croire, Christian Thorel serait devenu libraire par défaut. Le patron d'Ombres blanches, la grande librairie « branchée » de Toulouse, se voulait cinéaste : « *J'ai abandonné ce fantasme à Paris, dans les années 70.* » Plutôt que de revenir dans son Tarn natal, cet intellectuel éclectique court les festivals de cinéma avant de se fixer dans une petite librairie de Toulouse. « *Je trouvais que les livres étaient au centre de tous les domaines, et j'y ai vu un moyen de me mettre moi-même au centre de toutes les mouvances.* »

Centrale aussi est la boutique à bouquins qu'il intègre en 1978, à deux pas de la place du Capitole, rue Gambetta. Ils ne sont alors que trois à travailler dans le magasin créé, trois ans plus tôt, à l'enseigne d'Ombres blanches. L'échoppe historique de 90 mètres carrés n'est plus qu'une annexe de la librairie, qui s'est étendue dans la même rue sur plus de 1 000 mètres carrés. Aujourd'hui, vingt-cinq employés s'affairent sur deux étages, et les extensions de cette grande surface du livre sont désormais soumises au même régime que les supermarchés. En rachetant les parts de ses associés, M. Thorel est devenu le patron de cette PME de la culture, mais il préfère se voir en animateur culturel. Derrière ses lunettes, il jette un regard suspicieux sur les *fast-food* et les galeries de jeux électroniques qui ont essaimé entre sa librairie et le prestigieux lycée Fermat pour capter la clientèle étudiante. « *La culture ne peut se résumer à des lieux de consommation* », affirme ce militant exigeant, agitateur d'idées et médiateur par tempérament, qui a imaginé sa librairie comme un lieu de rencontres permanentes. Ombres blanches est, en effet, devenue un centre de ralliement pour l'intelligentsia toulousaine, une sorte de « marché culturel » dont les allées sont encombrées, tous les samedis, par des badauds-clients qui s'attardent parfois pour discuter entre les rayons.

M. Thorel multiplie les invitations à débattre avec des auteurs, en lien avec les universités, le théâtre ou la cinémathèque. Pour autant, il réfute l'étiquette de « librairie pour intellos » : « *Ombres blanches est arrivée à un stade commercial qui a dépassé ce seul noyau.* » Soucieux d'élargir sa clientèle d'enseignants et de toucher plus largement les étudiants, il s'est associé à une autre librairie du centre-ville, la vénérable maison Privat, pour ouvrir un point de vente, en 1989, sur le campus de l'université du Mirail. Il s'est également assuré le soutien de Castella, la dernière grande librairie du centre-ville, pour refonder un syndicat national des libraires indépendants, qui compte déjà plus de six cents adhérents, soit la moitié de la profession. La passion du combat a rejoint celle du livre...

GIL PRESSNITZER,
président du centre culturel d'Aérospatiale

L'aventure de la musique pour tous

■ Agitateur public de la culture toulousaine, Gil Pressnitzer est ingénieur dans le privé. Le président du centre culturel d'Aérospatiale a contracté le « virus de la culture » lors de ses études d'ingénieur en automatisme, à Marseille. Cet écorché vif, fou de musique et de lecture, est employé depuis trente-deux ans à Aérospatiale. Il se souvient avec délice de cette époque pionnière de l'aéronautique où les ingénieurs travaillaient de concert avec les pilotes pour mettre au point les systèmes de pilotage automatique. Aujourd'hui, il se passionne pour une nouvelle aventure : organiser la rencontre entre les habitants de l'agglomération et son entreprise emblématique, par le biais de la culture.

Depuis 1974, M. Pressnitzer a transformé le centre culturel, qui dépend du comité d'établissement d'Aérospatiale, en une sorte de « MJC privée » ouverte à tous. Pari gagné, au-delà de toute espérance. Le public a pris l'habitude d'emprunter le chemin Garric, dans le quartier des Sept-Deniers, non seulement pour assister aux matches de rugby du Stade toulousain, mais aussi pour entendre de la – bonne – musique, dans une enceinte de quatre cents places dotée de tout le confort moderne, perdue entre les installations sportives réservées au personnel d'Aérospatiale. La salle Nougaro est devenue un des lieux qui comptent sur la scène toulousaine, grâce à une programmation de qualité qui mélange jazz, musiques du monde et chansons à texte.

M. Pressnitzer poursuit une « politique éditoriale » engagée naguère dans un centre culturel municipal. Il était alors dans le sillage de l'ancien ministre socialiste Alain Savary, qui échoua en 1977 dans sa tentative de reconquête de la mairie de Toulouse. Si son repli à l'Aérospatiale ressemble à un exil politique, l'animateur culturel se défend de mener un combat partisan. Ne met-il pas son expérience au service du Festival Garonne, organisé par la municipalité ? Le centre culturel d'Aérospatiale est également associé au conseil général pour le festival Jazz sur son 31. Partenaire désormais incontournable de tout ce qui bouge musicalement à Toulouse, M. Pressnitzer doit désormais gérer son succès vis-à-vis de son principal commanditaire. Les personnels d'Aérospatiale ne représentent, en effet, que quarante pour cent de la fréquentation de la salle Nougaro. Le président du centre culturel s'attache désormais à la « reconquête du public intérieur ».

FRANÇOIS JUNCA,
PDG de Latécoère

La foi chevillée aux ailes

■ L'ancien Gad'Zarts n'avait pas la passion de l'aéronautique. Mais, en 1961, sa route a croisé celle du fils Latécoère au service militaire ; ce fut le début d'une amitié et d'une fidélité sans failles au constructeur. Président-directeur général depuis dix ans, François Junca prépare la passation de pouvoir dans une entreprise qu'il a profondément façonnée. Certains collaborateurs n'hésitent pas à dire que, sans lui, Latécoère ne serait plus toulousaine et française, car c'est autour de son engagement personnel que le rachat de l'entreprise par les salariés (RES) a pu se faire, en 1989. Depuis, le chiffre d'affaires a quadruplé et les salariés actionnaires ont vu leur mise initiale multipliée par quatre et demi lors de la restructuration du capital, en 1998. Le groupe Latécoère, qui frôle les huit cents employés, embauche et est en avance sur son prévisionnel d'activité. Installée en pleine ville, sur ce site de Périole aménagé dès 1937, la « maison » cultive « une identité qui s'appuie sur de fortes racines et un passé prestigieux, une compétence reconnue internationalement et un climat social exemplaire » : la dernière grève date de 1976 et l'entreprise n'a jamais licencié.

Président de la chambre de commerce et de l'institut régional de développement industriel, M. Junca observe l'environnement économique toulousain avec la foi en la permanence de l'aéronautique, et une espérance teintée de fatalisme sur l'éventuel développement, ici, du futur gros porteur A-3XX. Malgré la nouvelle dynamique consulaire et sa propre force de conviction, il sait trop que les choix européens ne dépendent pas des seules volontés locales.

Lui qui « préfère convaincre que se battre », qui « aurait aimé faire de la politique, mais [aurait] eu des adversaires, alors [qu'il] aime trop les gens pour ça », ne veut s'accrocher à aucun de ses fauteuils. Ménageant son jardin secret et ne sacrifiant guère aux mondanités, il revendique des bonheurs simples, tels que tous les rendez-vous de l'Orchestre du Capitole et le plaisir solitaire du piéton dans la contemplation des façades d'une ville qui est « unique ». L'ancien petit Catalan arrivé dans le sombre exil de ses parents s'y sent profondément chez lui.

■■■ Préserver l'environnement, améliorer l'habitat, contenir la densification et l'automobile, développer les équipements culturels de haut niveau deviennent des objectifs économiquement stratégiques. On jardine la ville, on réhabilite les vieilles maisons, on nettoie les places, on bichonne les quartiers, on construit une deuxième ligne de métro ; un grand Stadium pour le football – Toulouse est une des rares villes françaises à entretenir une équipe de rugby importante et une autre de football ; un nouveau théâtre au cœur de la cité, dirigé par Jacques Nichet, après celui du Capitole, que Nicolas Noël a relancé ; une salle de concerts dans une ancienne église, en plus de la

Et si la conquête de l'espace, finalement, apparaissait vaine ? L'Etat n'est plus là pour garantir le long terme ; le jeu est européen et, à ce niveau de décision, Toulouse ne pèse rien

Halle aux grains, où se produit l'Orchestre national du Capitole de Michel Plasson ; un Zénith de neuf mille places qui sera le deuxième de France ; une musée d'art moderne ; une médiathèque. Avec un budget d'environ 4 milliards de francs (609,8 millions d'euros), la municipalité détient une force de frappe conséquente. Surtout si l'investissement reste à base d'autofinancement plutôt que d'emprunt. La politique fiscale est devenue l'arme privilégiée du maire, qui n'hésite pas à concéder les servitudes au secteur privé – surtout à Vivendi, remarque l'opposition. S'ouvre alors le « cercle vertueux » : plus un centime de dettes – Toulouse

est la première grande ville de France à s'être exonérée de ses emprunts –, moins d'impôts (mais leur réduction n'empêche pas la taxe d'habitation de demeurer une des plus fortes de France), investissements en hausse – auxquels participent sans régner le conseil général et la région. De quoi donner confiance aux entreprises et du bonheur à leur personnel.

Cela n'empêche pas les élus de gauche et des milieux professionnels d'estimer que le maire joue « petit bras », qu'il manque de grand dessein pour sa ville en se laissant porter sur les ailes du succès de l'aéronautique. Et si demain ce secteur, désordre financier aidant, entrerait en crise ? Si l'assemblage du gros porteur A-3XX échappait, comme c'est possible, à la ville au profit de Hambourg ? Et si la conquête de l'espace, finalement, apparaissait vaine ? L'Etat n'est plus là pour garantir le long terme, le jeu est européen et, à ce niveau de déci-

sion, Toulouse ne pèse rien. Certains aimeraient donc élaborer un projet d'agglomération à l'échelle des soixante communes qui composent l'aire urbaine et mener une approche concertée. On accuse le maire de bétonner son pré carré toulousain. On réclame une vision qui enclencherait une dynamique économique collective et prenne à bras-le-corps la question sociale, les transports, l'aménagement de l'espace. « *La dette zéro ne constitue pas une politique pour les générations futures* », résume un élu de l'opposition.

Pour la première fois de son histoire, en tout cas, Toulouse semble avoir pris ses affaires en main en faisant fructifier les coups de pouce du destin. Politiquement, le maire, qui a eu l'avantage de succéder à son père, l'intelligence de coller au mouvement sans y perdre la tête et le savoir-faire de le faire savoir, en touche les dividendes. La ville est plutôt de gauche – François Mitterrand et Lionel Jospin y ont nettement

battu Jacques Chirac aux élections présidentielles, de 13 points pour le premier, de 4 points pour le second.

Elle baigne, par surcroît, dans un environnement régional dominé par le PS ; tous les députés de la Haute-Garonne, sauf un, Dominique Baudis justement, appartiennent à la majorité, de même que la quasi-totalité du conseil général, dont le président, le socialiste Pierre Izard, tient résolument tête à la municipalité, et le conseil régional, avec aussi un socialiste, Martin Malvy, à sa présidence. Pourtant, le maire, droite modérée, est systématiquement réélu au premier tour avec 30 points d'écart sur l'opposition de gauche. Seule une écologiste, Marie-Françoise Mendez, parvint, à la surprise générale, à le faire trembler aux élections législatives de 1997 et le contraignit à un second tour difficile.

Lire la suite page IX

P O R T R A I T S

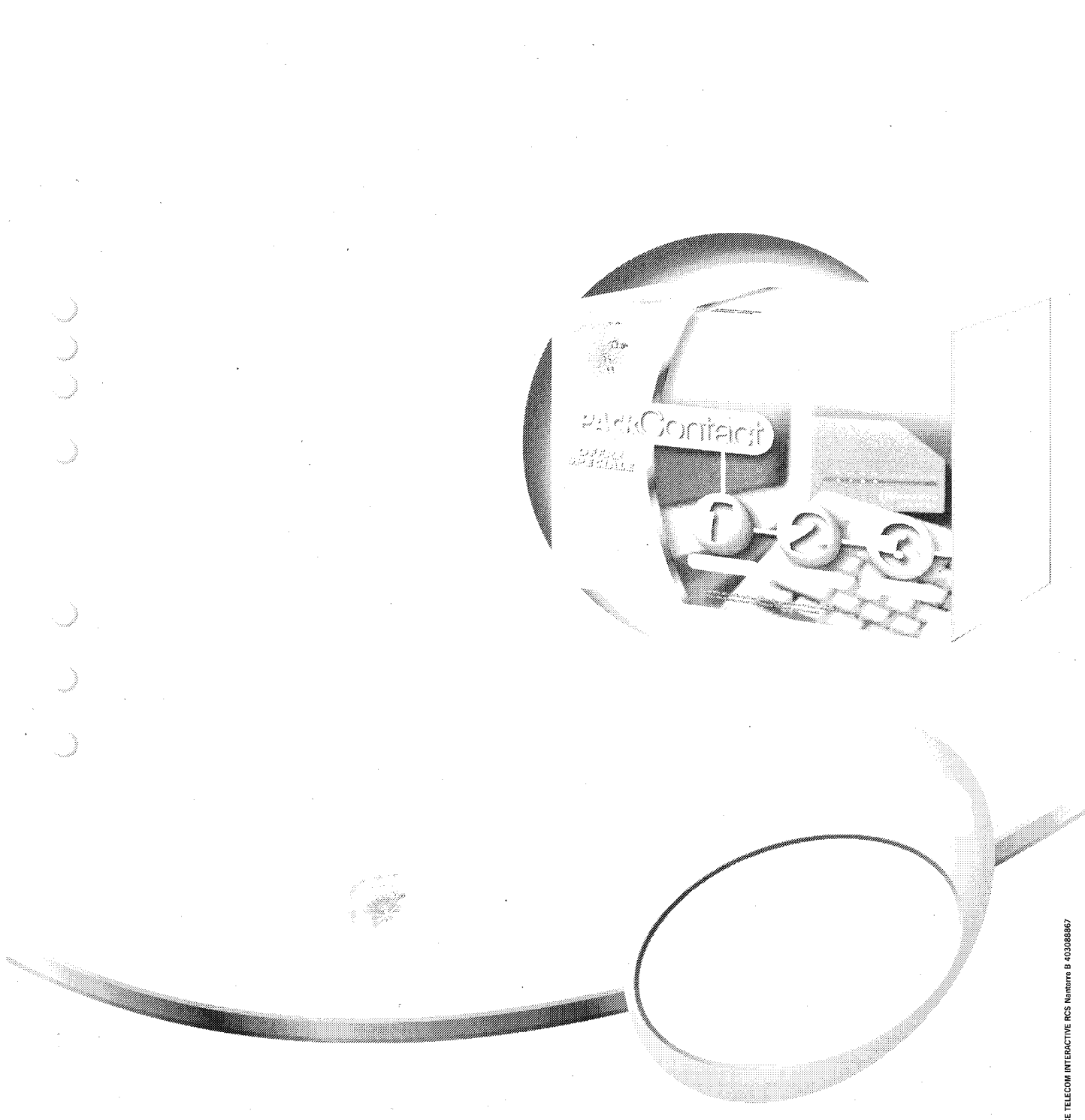
PATRICE AMEN,
PDG des éditions Milan

Un miraculé de la presse laïque

■ Patrice Amen est un éditeur comblé. En ce début d'année 1999, son entreprise a vendu pour la première fois davantage de magazines que Bayard Presse, le concurrent de toujours. Quand il s'est lancé dans l'aventure de la presse pour enfants, en 1980, le président-directeur général du groupe Milan n'avait qu'une simple intuition : « *Je sentais qu'il manquait une presse laïque dans ce secteur* », raconte celui qui se définit comme « un éditeur par vocation », et non comme un « industriel » de la presse. La petite entreprise lancée à Toulouse, sans étude de marché mais avec le soutien d'universitaires et de spécialistes des sciences de l'éducation, édite désormais douze titres, qui sont lus par plus de 2,5 millions d'enfants et de jeunes, de la maternelle au lycée. Fourmillant de projets, M. Amen s'efforce de surfer sur la crête du succès. Il revendique avec fierté d'être le premier à éditer un magazine mensuel qui se passe totalement du support papier, diffusé uniquement sur cédérom. Il court aux Etats-Unis chercher des idées et s'enthousiasme d'une voix rapide et nerveuse pour ces fabricants d'automobiles qui arrivent à renouveler leurs modèles en moins d'un an. Toujours aussi rétif aux études de marché, il « flaire »

l'air du temps en s'efforçant de conserver la candeur de ses débuts. Il aime reprendre à son compte cette formule du président Kennedy : « *On ne savait pas que c'était impossible, alors on l'a fait.* »

Avec le recul, M. Amen confesse qu'il ne sait pas s'il pourrait recommencer un tel « miracle laïque ». Il considère comme une chance d'avoir débuté à Toulouse, « protégé du milieu parisien de l'édition ». Profondément attaché à sa région, il refuse cependant l'étiquette de « régionaliste ». Ce passionné des Pyrénées a eu sa deuxième intuition gagnante en lançant, en 1989, un magazine haut de gamme entièrement consacré à ce massif. « *Les Pyrénées sont mon "parc d'attractions" préféré. Je me suis dit que je ne devais pas être le seul* », raconte simplement le bouillant PDG pour expliquer le lancement de *Pyrénées Magazine*, dont le succès a entraîné une véritable éclosion en kiosque de la presse dite « de territoire ». M. Amen revendique pour son groupe la place de leader national sur ce secteur et confie qu'il a déposé une soixantaine de titres, alors qu'il n'en exploite que six. Le pionnier ne veut pas être dépossédé de son filon, même s'il a déjà la tête ailleurs : son intuition le guide cette fois du côté du multimédia...

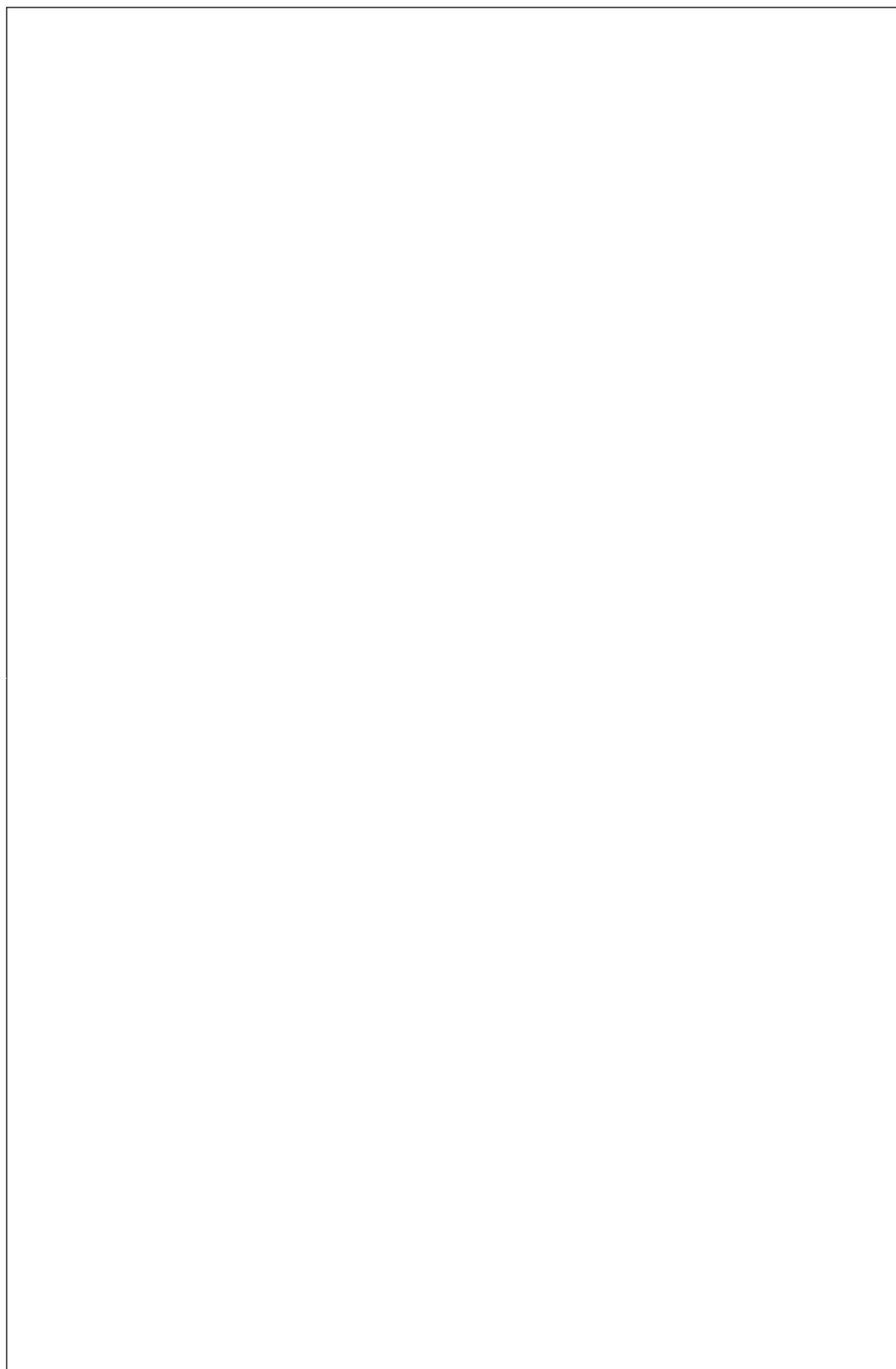


PRIX APPEL LOCAL



L'ogre automobile n'est pas parvenu à défigurer l'entrelacs de petites rues vagabondes du centre-ville - ici, la rue des Filatiers -, entre Garonne et boulevards. Les transports en commun mettent la plupart des quartiers à quelques minutes du centre. Les samedis, la ville et ses vieilles artères sont dévolues aux familles.

* NUMÉRO D'ABONNEMENT : 004 7090 0000 - KJIS F - 78942 Villiers-Vilacoublay - SA au capital de 504 500 000 F - 458 800 807 RCS Nanterre



PORTRAITS

ALAIN COSTES
président de l'Institut national polytechnique

Avocat de la mixité scientifique

■ Volubile, enthousiaste, le président de l'Institut national polytechnique (INP), Alain Costes, incarne le scientifique d'une sorte de *movida* toulousaine. Passionné, virevoltant, il navigue depuis la capitale aéronautique vers les horizons encore nébuleux de la grande société d'information et de communication qu'il entrevoit pour le prochain millénaire. Dans l'entrelacs des réseaux satellitaires, il distingue pour la ville rose de nouvelles « briques » et « un dessin d'architecte pour l'Europe », à partir des grands noms qui se sont implantés ici : Matra, Alcatel, Siemens, Motorola... Si, comme l'évolution des technologies le laisse présager, l'homme de demain se voit greffer 500 grammes d'électronique, l'avenir est bien au développement des « systèmes embarqués » dont ces entreprises sont porteuses.

A l'exemple du programme local Mirgas, qui concentre ses recherches dans le domaine de l'automobile, « nous devons assurer l'excellence de laboratoires mixtes associant sur un axe précis pendant quatre ans nos universités et des entreprises ». Une demande qui ne concerne pas que les grands groupes, puisque ce programme a déjà profité à des petites et moyennes entreprises qui peuvent « mutualiser leurs demandes en recherche et en développement ».

La tradition d'ouverture de la métropole toulousaine constitue pour elle un atout, notamment en termes de recrutements et d'embauches. De même, pour M. Costes, le monde scientifique ne peut rester en retrait de la société, confiné dans une approche théorique, mais doit se situer résolument en acteur du développement. « L'université ne peut pas être seulement un émetteur d'informations vers l'industrie ; elle doit être à l'écoute. Elle ne doit pas seulement former des ingénieurs et des docteurs, mais les encourager à devenir eux-mêmes des entrepreneurs. Ce qui veut dire, aussi, que l'on accepte le droit à l'échec sur certains projets. »

C'est cet esprit qui anime celui qui dirigea le LAAS-CNRS pendant douze ans. Aujourd'hui, il s'efforce de propager ses concepts depuis la présidence de l'INP, qui regroupe près de trois mille étudiants et huit cent cinquante ingénieurs dans douze laboratoires, dans les domaines de l'agronomie, de la chimie, de l'électronique et de l'hydraulique. Chaque année, près de quatre cents diplômés d'études approfondies (DEA) ou doctorats y sont délivrés.

Pour ce militant du dialogue permanent entre les deux mondes de la recherche et de la production, Toulouse a la chance de posséder la « bonne dimension » : « Ici, le relationnel est facile ; on peut faire se rencontrer des gens qui, ailleurs, se croiseraient. De plus, les industriels trouvent toutes les formations pour leur personnel. » Avec son verbe facile, sa faconde occitane du natif de Blagnac, où il réside toujours, M. le président, à soixante ans, veut se garder de la « philosophie » et des « grands discours ». Il continue toutefois à enseigner à mi-temps dans ce domaine qui le passionne : la sûreté de fonctionnement, la fiabilité des logiciels.

BERNARD BERTHUIT,
prêtre

Un poète apostolique engagé

■ Il y a du poète dans ce curé qui préfère écrire des histoires que des sermons. Dans le presbytère de son église Saint-Nicolas, Bernard Berthuit met la dernière main à son « évangile du farfadet ». Son éternel mégot de tabac gris à la bouche, il lit quelques passages du texte à haute voix avant de les enregistrer dans une pièce du presbytère, transformée en studio. Vingt-cinq épisodes seront bientôt diffusés sur les ondes de Présence FM, la radio diocésaine dont il est le père fondateur. Si l'antenne est désormais intégrée au réseau national des radios catholiques, le Père Berthuit a pris ses distances avec les studios aménagés dans l'église de la Daurade, sur l'autre rive de la Garonne, préférant demeurer producteur artisanal et communicant impénitent devant l'Éternel.

« La poésie ne doit pas seulement se lire, mais aussi se raconter », proclame le prêtre prosateur. En vertu de quoi, il multiplie les écrits radiophoniques inspirés de la Bible, source principale et inépuisable de sa propre inspiration poétique. L'homme des micros est fondamentalement un homme du livre. Sa vieille imprimerie l'a suivi dans son déménagement transfluvial. Elle sert notamment à éditer une publication locale qui tient plus du journal de quartier que du bulletin paroissial.

Le profane n'effraie pas ce curé de terrain qui se sent bien à Saint-Cyprien : l'ancien faubourg populaire lui rappelle ses racines ouvrières. Il encourage le couple de jeunes auquel il a confié l'imprimerie à se lancer dans la production de bornes interactives et de CD-ROM, transformant le presbytère de Saint-Nicolas en pépinière d'entreprises. La grande maison qui jouxte l'église est aussi connue des sans-domicile-fixe du quartier, qui savent y trouver toujours écoute et assistance. « Je me sens frère de tous ceux que je rencontre », revendique le Père Berthuit, qui cite Emmanuel Mounier pour expliquer ses engagements tous azimuts : « Un prêtre, ça doit créer du prochain. » Et quand il sent qu'il aurait besoin d'un peu de tranquillité dans ce grand presbytère transformé en ruche ouverte à tous, ce Lozérien exilé va cultiver son jardin : « Pour me rappeler mon origine et ma destinée. »



■ Le projet du Grand Mirail devait dessiner le Toulouse du troisième millénaire, moderne, jeune, actif et convivial. Aujourd'hui, le quartier de la Reynerie compte, en moyenne, deux fois plus de chômeurs et de RMistes que le reste de la ville.

L'« eurocité » rattrapée par la crise

■ ■ ■ La chance a cependant son revers. Le développement, centré quasi exclusivement sur les activités de pointe – nulle part ailleurs on ne trouve une telle concentration de matière grise –, laisse en chemin une arrière-garde de plus en plus nombreuse. Les « non formés », les « sous-formés », les « trop vieux » ou les « pas assez performants », les licenciés de plus de quarante ans et les sans-diplôme, les chômeurs au long cours, beaucoup de ceux qu'attirent les lumières de cette ville apparemment si active ne sont pas jugés aptes à intégrer les rangs d'entreprises qui exigent de la matière grise calibrée, du « pointu », de la formation *ad hoc*, du rendement immédiat. Pas de la sueur et du muscle. D'où viennent-ils ? Les gros bataillons sont issus des campagnes environnantes où l'agriculture et les filières de l'agroalimentaire déclinent alors qu'elles demeurent la principale source régionale d'emploi – 115 000 en Midi-Pyrénées contre 30 000 pour l'aéronautique –, des filières de formation inadéquates, des enfants de l'immigration, des habitants

Le fossé se creuse entre les gagnants et les perdants. L'expansion économique des uns n'entraîne pas l'ascension sociale des autres. La misère cohabite avec la high-tech

des petites villes ou des gros bourgs où le travail a disparu. Victime de son succès et de sa réputation, Toulouse se retrouve dans la position d'une force d'attraction incapable de tenir ses promesses. L'équation est impitoyable : du côté de la région, à quelques exceptions près, les emplois manquent ; du côté de la métropole, les emplois créés sont trop qualifiés. Le déséquilibre de l'offre d'emplois par rapport à la demande est flagrant. Toulouse ne peut offrir du travail à tous ceux qui frappent à sa porte, même si elle conserve un potentiel public encore puissant, dans les hôpitaux, à La Poste, à la SNCF, à la mairie. Conséquence paradoxale : c'est à Toulouse que le taux de chômage est le plus élevé de la région. En 1998, le nombre de demandeurs d'emploi a augmenté de plus de 1 % en Haute-Garonne alors qu'il baissait de près de 5 % en France. Depuis dix ans, le ryth-

me annuel de création d'emplois dans l'agglomération est de 1 %, ce qui n'a pas empêché le chômage de passer de 10 % à 14 % sur cette période.

L'épicentre du développement délimite un registre trop étroit. La révolution dite informationnelle est propre, compétitive et à forte valeur ajoutée. Mais elle comporte un inconvénient majeur : elle s'opère avec des machines à exclure le boulot. Pourquoi en être autrement ? De ce point de vue, Toulouse fait comme les autres métropoles. C'est désormais une ville moderne qui, pour survivre dans la compétition mondiale, est amenée à se passer de plus en plus d'une main-d'œuvre qui n'a que ses bras à offrir.

Le fossé se creuse entre les gagnants et les perdants. A l'est de la ville se dresse l'orgueilleuse et très courue Cité de l'espace, qui pointe une réplique d'Ariane vers les cieux. A l'ouest, du côté du Mirail, c'est presque la cité interdite. Le contraste est d'une violence flagrante dans un quartier comme la Reynerie, là où les affrontements de décembre 1998 furent les plus durs. Le quartier compte, en moyenne, deux fois plus de chômeurs et de RMistes que le reste de la ville : des jeunes pour la plupart, dont beaucoup ont un cursus scolaire honorable et, contrairement à ce qu'il est trop facile de croire, ne demandent qu'à travailler. A quelques centaines de mètres des immeubles, de l'autre côté du boulevard, sur la zone de

Basso-Cambo, se dressent les buildings de verre et d'acier de quelques-uns des principaux fleurons de l'électronique mondiale. Des citadelles inexpugnables pour les jeunes de la Reynerie. On y embauche des spécialistes de composants de puissance et de capteurs chimiques, ce qu'ils ne sont évidemment pas.

L'expansion économique des uns n'entraîne pas l'ascension sociale des autres. La misère sociale cohabite avec la *high-tech*. Le boulevard Eisenhower – la « Silicon Valley » toulousaine – traverse comme une lame de métal froid des quartiers en voie de ghettoïsation.

Lire la suite page X

PORTRAITS

TONY CARMEN
patron du Café des abattoirs

Un fumet de tradition républicaine

■ Les abattoirs ont fermé. Leur café est resté. Au début des années 50, tueurs et chevillards avaient pris l'habitude de traverser le boulevard pour commencer leur journée dans ce bistrot, avant d'y revenir, sitôt les premières bêtes abattues, pour de solides casse-croûtes. Dès 4 heures, Joachim Carmen, les accueillait et servait les premiers cafés-rhum dans la salle où fumait le poêle. Puis, son épouse, Magdalena, fin cordon bleu, mettait ses plats à mijoter et cuisinait les abats ou les pièces de viande fraîche que les hommes apportaient en s'étant « payés sur la bête ». Dans ces heures improbables où les premières lueurs du jour disputaient l'ombre aux brumes du fleuve, les noctambules et les maquignons en blouse s'attablaient de concert. C'est dans ces ambiances chaleureuses que la famille Carmen s'est construite la belle renommée que leur fils Tony perpétue aujourd'hui, dans le registre de la brasserie, avec ses « agaceries tripières », ces « plats canailles » et une des meilleures viandes de Toulouse. Ses parents étaient arrivés là en 1956, au terme du périple entamé avec la *retirada* des républicains espagnols chassés par le franquisme. Lui venait de Saragosse, elle de Santander. Les Carmen passèrent d'abord par Cahors. C'est là, dans

le maquis, que Joachim devint « Tony », pseudonyme repris depuis, avec fierté, par son fils. Au lendemain de la guerre, après un passage dans des carrières de Normandie qui lui permit de constituer le pécule nécessaire à l'achat d'un petit café à Paris, rue de Charonne, le couple reprit la direction du Sud, pour s'installer dans ce Café des abattoirs.

Rebaptisée Chez Carmen par un bouche-à-oreille empreint de considération, l'adresse fit bientôt référence et, sans l'avoir jamais dit, Joachim en fut très fier au soir de sa vie, en 1981. En plus de quarante ans, le décor n'a guère changé : il faut toujours traverser la cuisine pour s'attabler dans l'arrière-salle, où on a pu croiser, parfois, Lionel Jospin. Dans ce quartier, dit populaire, de Saint-Cyprien, il n'y a plus d'abattoirs depuis quinze ans et plus de gamins qui jouent à l'intérieur, plus de Gitans qui campent et jouent de la guitare sur la rive gauche de la Garonne : « Le quartier a perdu son âme », constate Tony Carmen. Autour des petites tables aux nappes en Vichy, les vedettes du rugby et du show-biz ont pris la relève des tueurs et des chevillards ; la manzanilla du soir a remplacé le rhum matinal et, si l'on sert toujours à midi et tard dans la nuit, il est prudent de réserver.



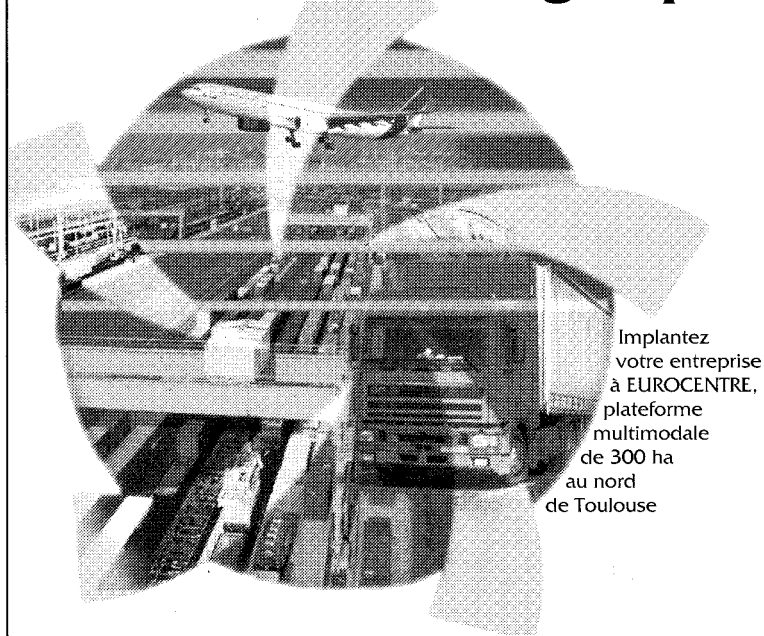
A baigner dans le cinéma comme nous, on prend la mesure de l'évolution du marché, et on se rend compte, au fil du temps, que "le marché" conditionne le contenu des films et leur forme, et que ce qui nous fait tant craquer au cinéma est en train de disparaître. Mine de rien c'est un peu de notre âme, de notre humanité qui s'efface, l'important de notre culture qui s'érode. Vu de vos salles d'art et essai favorites, la chose vous échappe peut-être : mais sous l'effet de la progression des multiplexes, de la programmation des télé, de la normalisation des médias... Il n'y a déjà presque plus de place pour des films subtils, intelligents, modestes, qui ne sacrifient pas aux tendances du jour. Le cinéma pop-corn se taille la part belle, les sensibilités s'émeussent. Tous les médias se sont mobilisés pour défendre "Astérix" (sorti avec 800 copies, dont 60 payées par les Conseils Régionaux)... peu ont trouvé la place de parler de La Mère Christain, sorti à l'Entrepôt seul. Une vraie gymnastique pour arriver à voir ce beau film. C'est injuste et c'est grave. On mesure à la carrière du film, à quel point il n'y a plus qu'une poignée de salles en France pour opposer au déferlement médiatique un point de vue, un désir... et une poignée de journalistes pour résister à la pression du marché. Or, cette résistance compte plus que jamais...

LA MERE CHRISTAIN

un film de Myriam Boyer

A UTOPIA TOULOUSE A PARTIR DU 17 MARS

Le centre de votre logistique



Implantez votre entreprise à EUROCENTRE, plateforme multimodale de 300 ha au nord de Toulouse

Accès direct

Echangeur A62/A20 sur le site
RN 20 sur le site
Réseau SNCF sur le site
Aéroport international à 15 mn

Infrastructures

Centre intermodal
Embranchement ferroviaire
Voie de liaison A62 et RN 20

Services

Entrepôts locatifs
Restaurant, Hôtel
Station service, Station lavage
Parking poids lourds



EUROCENTRE
Pôle logistique de l'Europe du sud

Syndicat mixte EUROCENTRE - 05 62 22 09 09
<http://www.eurocentre.fr>

L'« eurocité » rattrapée par la crise

■ ■ ■ Le phénomène n'est pas circonscrit à quelques banlieues lointaines et oubliées. Il est inscrit dans le périmètre même de la ville. Les deux mondes se font face. Multinationales florissantes, grands groupes de l'aéronautique et du spatial, PME de haute précision, d'un côté ; exclus, chômeurs, RMistes, sans-droits qui ressassent leur frustration et leur colère, de l'autre. Et la seconde catégorie, au lieu de se résorber progressivement, ne cesse d'enfler dangereusement.

Tant et si bien que, contrairement à ce que son centre très rupin pourrait laisser penser, Toulouse n'est pas seulement une ville riche.

Riche, elle l'est assurément. La surface commerciale est en moyenne la plus forte des villes de France ; cinq cents enseignes cherchent à s'installer dans la ville ; l'impôt sur la fortune collecté sur la région provient à 60 % de l'agglomération. Mais c'est à Toulouse qu'il y a aussi le plus de logements sociaux du département (64 %), que le chômage est le plus fort, que les RMistes se concentrent (70 % du département), que 14 % des familles vivent avec le minimum social et qu'on compte, selon Médecins du Monde, mille cinq cents à deux mille sans-domicile fixe. Au total, le revenu moyen imposable par foyer fiscal de Toulouse est le plus

faible de toutes les communes de l'agglomération. Riches-pauvres : on n'échappe pas au face-à-face. C'est celui qui embrase la plupart des convulsions de l'histoire. Les émeutes du Mirail apparaissent, dès lors, comme l'aboutissement de ce mécanisme impitoyable. Déclenchées à la faveur de circonstances dramatiques, elles sont essentiellement dues, sur le fond, à une rupture de l'équilibre social de la ville. Tout semblait pourtant avoir été tenté. L'action de la municipalité à travers sa politique de développement social des quartiers, conduite par Françoise de Veyrinas, adjointe

d'exemplarité en matière de prévention. Rien n'y a fait. Sans doute aurait-il été possible de faire encore plus, d'avoir une attitude plus proche, une écoute moins distanciée. Mais personne, parmi les acteurs locaux ou nationaux, n'a pu apporter l'essentiel : du travail. Ces quartiers sont devenus le symbole de l'impuissance publique.

La prochaine étape est peut-être déjà en route : elle passe par le décrochage définitif des quartiers « difficiles », un divorce social qui exige la séparation « physique » des populations. C'est-à-dire une négation du principe même de la ville, fondé sur

La prochaine étape est peut-être déjà en route : elle passe par le décrochage définitif des quartiers « difficiles ». S'il s'agit encore de vivre ensemble, c'est seulement entre gens du même monde. Retour au fonctionnement tribal, en somme

(UDF) au maire, les politiques successives de la ville à l'échelle nationale, le travail de fourmi des associations, la bonne volonté de beaucoup avaient convergé pour concentrer énormément d'efforts – et d'argent – sur ces quartiers afin qu'ils redeviennent « ordinaires ». Par souci d'intégration, la mairie décida de faire passer la première ligne de métro à Bagatelle, à la Reynerie, à Bellefontaine. Toulouse s'était même vu décerner un brevet

la mixité des classes, des générations, des origines et des activités. La leçon du Mirail a été tirée par beaucoup, et pas seulement par des habitants de ces quartiers. Des Toulousains cherchent à quitter la ville, mus par un sentiment d'insécurité grandissant. Beaucoup évoquent ces « bandes » qui s'attaquent désormais sans vergogne au centre huppé, opérant par raids audacieux et violents. Alors, certains commencent à s'installer ou

pensent à s'établir dans des périphéries « sécurisées ». Les promoteurs immobiliers de l'agglomération sont de plus en plus saisis de demandes de résidences qui, à grand renfort de grilles, d'alarmes, de gardiens, de caméras et de codes, permettent à leurs locataires ou à leurs propriétaires d'échapper à leur peur. A l'intérieur de l'enceinte résidentielle, la plupart des services qu'offre traditionnellement la ville sont disponibles. Le concept devrait faire fureur, comme dans certaines villes des Etats-Unis. Il n'est plus nécessaire de sortir, sauf pour travailler. La vie s'organise différemment, en vase clos, sans confrontation d'aucune sorte. S'il s'agit encore de vivre ensemble, c'est seulement entre gens du même monde. Un retour au fonctionnement tribal, en somme.

Cette tendance à l'habitat séparé trouve essentiellement sa source dans les couches moyennes supérieures, jeunes, possédant un emploi qualifié, déjà touchées par la tentation de la périurbanisation. Celles, justement, que Toulouse attire et sur lesquelles elle fonde son avenir.

Dans ce qui n'est encore qu'une hypothèse mais que des sociologues voient venir, il n'y aurait plus une ville, avec ses difficultés, ses fractures, ses conflits, mais plusieurs microcités autonomes, éloignées des ghettos, une succession de villes-archipels dont le seul lien avec la ville-centre demeurerait administratif ou touristique. Toulouse, alors, ne serait plus Toulouse.

Jean-Paul Besset



La beauté tranquille d'une ville ayant échappé aux fractures et aux hystéries collectives.

PORTRAITS

ZEBDA, groupe musical multiculturel

Militants du « tajine-cassoulet »

■ Zebda (beurre en arabe) est né d'un mouvement de résistance enthousiaste, en 1985, dans le quartier des Izards, au nord de Toulouse. C'est là que Magyd Cherfi, l'un des chanteurs du groupe, avait fondé, il y a plus de quinze ans, l'association Vitécrici afin d'aider les jeunes des Izards, mais aussi des trois cités voisines, Bourbaki, le Fronton et Négrenes, à vivre sans délinquance et à se trouver des loisirs : cinéma en plein air, musique, bals populaires, festivals – Ça bouge au nord, créé en 1990, éteint après quatre éditions remuantes, et dont la devise était « Il y en a qui font semblant, et d'autres qui font sans blé » –, repas collec-

tifs. Zebda fut d'abord classé rock alternatif – avec du rap, du raï et du reggae –, bien avant de porter l'étendard de la France pluriethnique aux Victoires de la musique 1999, aux côtés du rappeur de Sarcelles d'origine cap-verdienne Stomy Bugsy ou des « trois ténors du raï », Khaled, Faudel et Rachid Taha, et d'y donner une version *melting-pot* de *Sud*, chanson de Nino Ferrer, mort en 1998. Jeunes d'origine maghrébine, Toulousains du cru, Espagnols par héritage : les Zebda représentent la diversité culturelle de la ville.

Issu du militantisme de quartier, le groupe, professionnel depuis 1989, n'a pas renié sa trajectoire. Il s'engage dans la lutte antiraciste, anti-Front national, anti-intégriste, aux côtés de militants appartenant à l'extrême gauche, signifiant ainsi, comme le rappelle Mustapha Amokrane, son respect pour cette forme de courage politique au quotidien qu'est le militantisme. Fondée en 1997 par les trois membres kabyles du groupe, Magyd, Hakim et Mustapha, l'association Tactikollectif a d'abord été chargée d'organiser une fête pour les sans-papiers, avant d'être le maître d'ouvrage d'un album de reprises de chants révolutionnaires, *Motivés*. Le recueil, dans lequel on trouve *Le Chant des partisans* « relooké » banlieue, mais aussi *L'Estaca* du Catalan Lluís Llach, *Le Temps des cerises* ou *La Cucaracha*, a été enregistré par Zebda et une dizaine d'artistes amis toulousains, et parrainé par la Ligue communiste révolutionnaire (LCR). Les débuts confidentiels du disque n'ont pas empêché son succès : le refrain de *Motivés*, devenu un classique dans les manifestations, fut repris, fin 1998, par un Olympia parisien survolté.

Des albums au succès croissant (*L'Arène des rumeurs*, *Le Bruit et l'Odeur*, où l'on entend la fameuse diatribe de Jacques Chirac, et *Essence ordinaire*), des centaines de concerts – dont une tournée Tati à 9,90 francs l'entrée – construisent l'identité musicale de Zebda. Ces rois du « tajine-cassoulet » sont aussi les héritiers du pays occitan pour la musique, souligne Rémi Sanchez (claviers, accordéon). Les Zebda ne décollèrent pas devant les politiques qui prennent en marche le train de l'intégration, « qui n'a pas attendu la Coupe du monde de foot pour se faire dans les quartiers ». « Toulouse, dit encore Rémi Sanchez, est culturellement bouillonnante, parce qu'elle a un côté paysan, rural, avec une forte culture politique de gauche, qu'elle est la deuxième ville étudiante de France et qu'elle est urbaine. »

CLAUDE TOUCHEFEU, conseillère générale du canton de Toulouse-12

Une hussarde du mouvement social

■ L'institutrice a quitté sa classe du Mirail, « à regrets mais pour bien remplir [son] mandat » et, depuis la rentrée scolaire, la nouvelle élue se consacre à temps plein à son rôle de présidente de la commission des affaires sociales du conseil général de la Haute-Garonne. A quarante ans, Claude Touchefeu veut aller au-delà de sa première victoire, particulièrement symbolique, remportée face à l'ancienne ministre Françoise de Veyrinas. En déboulonnant ainsi, en mars 1998, une des proches de Dominique Baudis, la jeune militante du PS s'est acquise une dimension qui dépasse les seules limites de ce quartier « difficile », théâtre électoral de leur rivalité.

Pour cette ancienne militante de la Ligue communiste révolutionnaire, jusqu'en 1993, présente sur la liste « plurielle » aux élections municipales de 1995, au titre du quota « Vraiment à gauche », l'action sociale ne peut être un gadget, pas plus que sa présidence un alibi du système local. « Je suis une militante du mouvement social. Si je me suis lancée, c'est par souci d'efficacité et avec la volonté de faire plus que du replâtrage social. A mon niveau, il y a la dimension départementale – où la ruralité compte pour beaucoup – et les problèmes spécifiques au milieu urbain. » Sur la première comme sur les seconds, elle s'investit, au nom de la majorité départementale socialiste, « pour la prévention et une urgente mise en cohérence des actions », se voulant avant tout « disponible, et opposée personnellement à la logique d'affrontement » dont elle accuse la mairie de Toulouse.

Quand elle parle de « son » quartier du Mirail et de ses trente-trois mille habitants, c'est à partir de son expérience d'institutrice, arrivée là au hasard d'une mutation suscitée par la vie professionnelle de son mari. Meurtrie par la dégradation continue de cette banlieue qui n'avait rien d'un ghetto, elle souligne : « Il est encore temps », même si « le découragement a gagné ceux qui ont envie de travailler. Ces dernières années, on a vu la violence arriver, on a assisté à la montée des difficultés, scolaires, sociales, affectives. On se demande s'il n'y avait pas une volonté de laisser les choses se dégrader. Pourtant, la mixité sociale existe encore, mais la parole collective ne se construit pas ».

Dans le climat actuel d'extrême tension, l'élue-militante attend le ministre de la ville « sur la lutte contre les discriminations – à l'embauche et dans les boîtes de nuit – et sur le développement de la démocratie locale ». Attentive à toutes les interrogations, elle comprend et soutient la demande d'un commissariat de quartier, « car la loi n'est pas assez marquée dans les quartiers ». Mais en n'oubliant pas de réclamer des policiers « irréprochables », qu'elle est certes d'accord « pour entendre », mais comme elle réclame une même attention à tous ceux qui vivent ici. En simple institutrice autant qu'en conseillère générale « Avoir été insti, c'est ce qui me porte... Mais c'est ce qui m'inquiète. »

Portraits réalisés par Jean-Pierre Barjou, Véronique Mortaigne et Stéphane Thépot

Plongés dans notre quotidien, les secondes filent, les minutes s'égrenent, les heures nous échappent.

Laissons quelques instants le monde, il court après le temps, laissons-le vaquer à ses préoccupations et attardons-nous sur de petites choses.

Comme sentir la vie, prendre son temps, voir les enfants grandir, retrouver ses amis autour d'une bonne table... Le bonheur a ses petites manies et le sel de la vie vient de ces moments où nous savons prendre le temps, prendre NOTRE temps !

Nous partageons tous ce même désir.

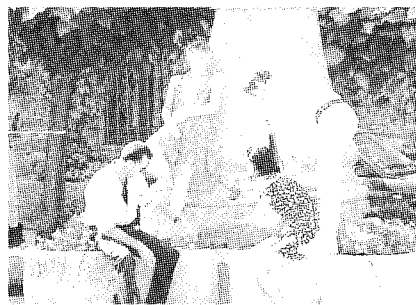
En Midi-Pyrénées, nous savons prendre ce temps de vivre, nous tenons à ces valeurs et nous souhaitons les partager avec vous.

A chaque saison, notre région entre dans votre quotidien.

Le Cercle des Amis vous informe sur notre culture, nos musiques, notre amour des bonnes choses, des belles choses, nos événements grands et petits, nos fêtes... vous conseille aussi, pour organiser vos vacances et vous donner des idées.

Pour les plus curieux : l'actualité. Pour les plus gourmands : les bonnes adresses. Et pour les plus lointains : la proximité.

Vous avez pris le temps de nous lire, un instant de répit dans votre quotidien... Peut-être un début de vacances...



D. Viet Haute Saison. R.C.S. B 401 941 547

MIDI PYRÉNÉES
COMITÉ RÉGIONAL DU TOURISME

Le Cercle des Amis de Midi-Pyrénées a été créé à l'initiative du Comité Régional du Tourisme

GUIDE VACANCES 99 SUR SIMPLE APPEL OU EN RENVOYANT LE COUPON AU :
Comité Régional du Tourisme - 54 Bd de l'Embouchure - BP 2166 - 31022 TOULOUSE CEDEX 2

Mme, Mlle, M.* Nom :

Etage/Esc./Bât./Rés. :

Code postal :

Tél. bureau :

(Ecrire en majuscules - * Rayer les mentions inutiles)

La loi du 6 janvier 1978 relative à l'informatique et aux libertés vous garantit un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant.

Prénom :

N° et nom de voie :

B.P./Hameau/Lieu-dit :

Commune :

Tél. domicile :